

NOVEMBRE 1907
26^e ANNÉE
N^o 212

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION
MENSUELLE
26, Rue Drouot



Painted by Sir Joshua Reynolds

Engraved by F. Bartolozzi, R.A.

*Jane Countess of Harrington
Lord Viscount Petersham & the Hon. Lincoln Stanhope*

Reproduction d'une gravure de Bartolozzi d'après Reynolds
appartenant au cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.

PRIX } 3 FRANCS ;
ETRANGER : 3 FR. 50

Ayuntamiento de Madrid

Abonnement { France 36 francs
d'un an { Étranger (Union postale). 42 —



COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts — Agences dans les VILLES d'EAU

USAGE EXTERNE

LAURENOL

Chloro-aluminate de Zinc Sulfo-Cuprique

Sans Odeur, ni Mercure
DESODORISATION ABSOLUE

LAURÉNOL N° 1

Antiseptie — Gynécologie — Chirurgie
Hygiène — Médecine Générale

LAURÉNOL N° 2

Désinfection des locaux
Chambres contaminées
Cabinets — Urinoirs — Fosses d'aisances
Salles d'hôpital — Wagons
Crachoirs — Linges — Vases des malades

LAURÉNOL-VÉTÉRINAIRE

Chirurgie vétérinaire — Chenils
Étables — Écuries — Poulailleurs — Haras, etc.

Détail : Toutes Pharmacies

Gros : PHARMACIE NORMALE, 19, rue Drouot, Paris

Pour répondre à tous les besoins de la Médecine humaine et vétérinaire, de l'Hygiène publique et privée, nous avons établi :

LAURÉNOL N° 1 - LAURÉNOL N° 2 - LAURÉNOL-VÉTÉRINAIRE

ANTISEPSIE - DÉSINFECTION



CONTRE L'OBÉSITÉ

Pilules Fondantes
de **Mariénbad**
Nos 1-2-3-5
& SAVON BI-IODÉ COURTOIS

Comme garantie d'authenticité et pour éviter les contrefaçons exigez sur chaque boîte, le timbre de l'Union des Fabricants.

PHARMACIE NORMALE
15-17 Rue de Provence-PARIS - 17-19 Rue Drouot

ENVOI FRANCO de la NOTICE

Fac-Simile de la Boîte en réduction

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

à L'ÎLE DE JERSEY

Dans le but de faciliter la visite de l'Île de Jersey la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer au départ de Paris, des billets directs d'aller et retour valables un mois, permettant de s'embarquer à Carteret, à Granville ou à Saint-Malo.

Billets valables par Granville à l'aller et au retour.

1 ^{re} classe	63 45
2 ^e classe	44 25
3 ^e classe	29 85

Billets valables par Carteret à l'aller et au retour.

1 ^{re} classe	63 45
2 ^e classe	44 25
3 ^e classe	29 85

Billets valables à l'aller par Carteret et au retour par Saint-Malo ou inversement.

1 ^{re} classe	72 55
2 ^e classe	49 80
3 ^e classe	35 50

Billets valables à l'aller par Granville et au retour par Saint-Malo ou inversement.

1 ^{re} classe	74 85
2 ^e classe	50 05
3 ^e classe	37 30

Billets valables à l'aller par Carteret et au retour par Granville ou inversement.

1 ^{re} classe	65 45
2 ^e classe	44 50
3 ^e classe	31 70

Les billets délivrés à l'aller par Granville ou Carteret et au retour par Saint-Malo, permettent d'effectuer l'excursion du Mont Saint-Michel.

Les billets valables par Granville et Saint-Malo sont délivrés toute l'année; ceux valables par Carteret sont délivrés du 19 mai au 14 octobre.

Pour plus de renseignements, consulter le *Livret Guide-Illustré du réseau de l'Ouest*, vendu 0 50 dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

PARIS à LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

par la Gare Saint-Lazare

SERVICES RAPIDES

De Jour et de Nuit

TOUS LES JOURS

(Dimanches et fêtes compris)

ET TOUTE L'ANNÉE

Trajet de Jour en 8 h. 1/2

(1^{re} et 2^e Classes seulement)

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples

Valables pendant 7 jours : 1^{re} classe : 48 fr. 25 ; 2^e classe : 35 fr. ; 3^e classe : 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour

Valables pendant un mois : 1^{re} classe : 82 fr. 75 ; 2^e classe : 58 fr. 75 ; 3^e classe : 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours.

Départs de Paris-Saint-Lazare :

10 h. 20 matin ; 9 h. 20 soir.

Arrivées à Londres :

London-Bridge, — — 7 h. 30 matin ;
Victoria, 7 heures soir ; 7 h. 30 matin.

Départs de Londres :

Victoria, 10 heures matin ; 9 h. 10 soir ;
London-Bridge, — — 9 h. 10 soir.

Arrivées à Paris-Saint-Lazare :

6 h. 41 soir ; 7 h. 5 matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe, et vice-versa, comportent des voitures de 1^{re} classe et de 2^e classe à couloir avec w.-cl. et toilette, ainsi qu'un wagon-restaurant; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec w.-cl. et toilette.

La voiture de 1^{re} classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 francs par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

25 var. nain d'élite 8 frs
50 » » 16 »
100 » » 30 »

Francs de tout frais avec instructions pour culture dans toute la France.
CATALOGUES cont. plus de 100 gravures et renseignements intéressants tous les amateurs de fleurs, gratis.
GEMEN & BOURG à LUXEMBOURG (Grand-Duché) La plus importante maison du monde pour rosiers. Nos produits sont plus résistants et meilleur marché que partout ailleurs.

ROSIERS

LES CAPSULES D'APIOL
DES DRS
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES
Le Fl. 4' 50 F. Ph. SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

SAVON DENTIFRICE VICIER
Le Meilleur Antiseptique. — Ph. 12, B. Bonne-Nouvelle, Paris.

Luxuriance des **SEINS**
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**
Les seules qui développent, raffermissent, reconstituent les SEINS, effacent les saillies osseuses des épaules et donnent au buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes pour la santé. Approuvées par les célébrités médicales. — Résultat durable.
FLACON avec NOTICE : 6 fr. 35 FRANCO
RATIE, Ph. 5, Passage Verdeau, Paris (9^e)
Dépôts: Bruxelles, Ph. S. INT-MICHEL
Genève, Droguerie CARTIER & JORIN

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
212

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues aux Bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ
et chez MM. HUGUET, MINART & C^{ie}, B^{is} des Italiens, 11

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

NOVEMBRE
1907

Les Chroniques du Mois

UN HOMME HEUREUX

NOVEMBRE

Une des plus agréables sensations que me procure le retour de l'automne est l'odeur des marrons grillés. Dès que ce bon parfum chaud me monte au nez, je cherche, anxieux et ravi, d'où il part... je cours au fourneau ; j'en demande pour deux sous, et ces deux sous de marrons, c'est pour moi tout Paris retrouvé ; c'est les vacances finies ; c'est le mystère charmant d'un hiver nouveau qui recommence, et il me semble qu'il y a comme un secret au fond de ce petit sac bien fermé dont le papier, brusquement, me chauffe la jambe à travers la poche de mon pardessus.

Le premier marchand que j'ai rencontré, ces jours-ci, sonnolait au coin de la rue Rochechouart, derrière son fourneau. Il était une heure du matin. Sous la pauvre flamme d'un bec de gaz, adossé à la devanture du « débit » qui s'ouvre là, le petit homme noir attendait, paisible, la pratique... L'odeur exquise m'arrêta.

— Pour deux sous, dis-je.

L'homme eut le sursaut de quelqu'un qui s'éveille. Il écarta le grand couvercle, fit rapidement rouler sous ses doigts allongés les petites boules fumantes, détacha d'un coup sec le menu sac qu'une ficelle retenait au mur, souffla dedans pour l'ouvrir, puis, de l'autre main, y déposa les marrons prestement cueillis sur le plateau brillant, percé de trous... Je tendais mes deux sous ; l'homme, son petit sac, et nos yeux s'étaient rencontrés, nous restâmes comme figés dans ce geste...

— Non...

— Ah ! ça, voyons...

— C'est toi ?

— Dame...

J'avais reconnu Chaudesaigne. Chaudesaigne, un copain de Louis-le-Grand, natif du Puy-de-Dôme, ancien lauréat du concours général, étudiant de diverses Facultés ; successivement épris de cinq ou six professions, « lâchées » presque aussitôt qu'embrassées ; finalement bohème paisible, délicieux Auvergnat que semblait amuser son incapacité de « faire quelque chose » et d'organiser fructueusement sa vie. Je l'avais connu commis de librairie, comptable, répétiteur de droit. Je le retrouvais marchand de marrons au coin d'une rue ; et il ne semblait pas que cette rencontre l'intimidât le moins du monde ; au contraire, il riait.

— Je refuse tes deux sous, me dit-il ; mais je te somme d'accepter mes marrons...

— J'accepte ; mais cette nourriture appelle un rafraîchissement, et je te somme à mon tour...

— Compris. Le temps d'éteindre mon fourneau, et je suis à toi.

Dix minutes après, attablés en un coin du débit, nous causions.

— Mon cher, me dit Chaudesaigne en bourrant de ses doigts une pipe de merisier de trois sous, ne me plains pas, car j'ai trouvé la profession idéale ; la seule peut-être, qu'un homme pauvre et d'humeur indépendante puisse être assuré de pratiquer longtemps sans dégoût.

» Venu au monde sans ressources, je ne pouvais subsister qu'à la condition de me mettre de bonne heure

au service de quelqu'un ; tu m'en a vu faire, à plusieurs reprises, l'expérience ; tu ne sauras jamais à quel point m'ont écorché les reins ces brancards-là. C'est fini, et me voilà libre. »

Je regardais Chaudesaigne, en mangeant mes marrons. Il devina ma pensée.

— Je te concède, dit-il, que je n'exerce pas là un métier très reluisant, ni qui me puisse conduire bien loin ; mais note, mon vieux, que, justement, le besoin « d'aller loin » ne m'a jamais tourmenté ; et cela, vois-tu, c'est une force aussi. Mon rêve était, avant tout, de ne dépendre, dans la vie, d'aucun muflle. Je l'ai réalisé. Je souhaitais aussi, étant un peu paresseux de ma nature, de réussir à gagner mon pain par des procédés simples ; et tu ne soupçonnes point quelle profession exquise, à ce point de vue, est la mienne.

— Si fait, Chaudesaigne, je me rends compte...

Il s'animait petit à petit.

— Réfléchis donc. J'arrive à mon fourneau quand il me plaît ; je l'éteins quand j'ai sommeil. Derrière ce petit feu-là, les intempéries ne m'atteignent guère ; et j'ai pour me rafraîchir, la cave, toujours ouverte, d'un marchand de vin. Mes oranges et mes marrons sont trop peu de chose pour tenter les voleurs ; aussi n'ai-je même pas le souci d'une boutique à surveiller. Si le temps est trop mauvais et la rue vide, j'échappe au spleen en venant prendre un verre et faire une manille à la table que voici, et où je donne rendez-vous à des compatriotes du quartier, de temps en temps. Si, dans ces moments-là, mon vieux, tu es avide de marrons, tu feras bien de frapper fort au carreau ; et si je ne réponds pas à ton appel, tu voudras bien ne pas t'en formaliser : il y a des moments, à la manille, où le devoir d'un homme sérieux est de ne point abandonner son poste.

— Chaudesaigne, dis-je, tu es un déplorable commerçant.

Il se mit à rire.

— Ne te moque pas. J'exagère, et ma clientèle est, en somme, contente de moi. Elle est aussi contente de moi que je suis content d'elle. Car c'est charmant, tu sais, la clientèle d'un marchand de marrons et d'oranges ; cela se compose, la nuit, de comédiens, d'hommes de lettres, de petits bourgeois qui n'ont pas le moyen de souper ; d'amoureux pauvres qui reviennent du théâtre ; et, dans la journée, d'écoliers, de midinettes pour qui deux sous de marrons sont, en hiver, la même sorte de débauche qu'en été deux sous de glace à la vanille, ou de coco. Ma clientèle, à moi, n'est faite que de jeunesse souriante, de gueserie bon enfant, de bohème inoffensive...

J'interrompis mon camarade :

— Dis-moi, Chaudesaigne. Tu vends des marrons l'hiver...

— Et tu te demandes ce que je fais l'été ? Je vais te le dire. L'été, je m'en vais. Je fais ce que font tous les hommes dont l'heureuse destinée est de vendre, l'hiver, des marrons dans les villes. Je retourne au pays. Je redeviens, pour six mois, un paysan. Je remue la terre... Et, vraiment tu n'as pas l'air du tout de t'apercevoir que c'est un programme de vie extraordinaire que je t'expose là... Faire, quand on est rentier, deux parts de sa vie ; consacrer à Paris ses hivers et ses étés à la campagne, — ça, c'est connu, et ce n'est pas difficile. Ce qui est beau, ce qui est inouï, c'est qu'un tel bro-

gramme ait pu devenir la règle de vie d'une bande de gueux... Trouves-en beaucoup, dis, des existences comme les nôtres : employées à deux métiers, l'un d'été, l'autre d'hiver, et grâce auxquels un dilettante sans le sou (tel que moi) puisse ne goûter successivement de la vie champêtre et de la vie de Paris que ce qu'elles contiennent, l'une et l'autre, de meilleur ?... Paris rouvre ses portes aux riches ? j'y rentre avec eux. Il leur sera devenu, dans six mois, insupportable ? Avec eux j'en sortirai, pour aller respirer, moi aussi, l'air de la montagne et savourer le délice de la retraite aux champs...

— Tu es sans famille, Chaudesaigne ?

— Du tout, cher ami. Je suis marié, et pourvu de quelques enfants ; et c'est encore un des agréments supérieurs de mon état de m'obliger à interrompre six mois sur douze l'accomplissement de mes devoirs de père et de mari.

» Et cela, au profit de ma femme et de mes enfants eux-mêmes. Car tu as pu remarquer combien, en beaucoup de cas, la nécessité du contact ininterrompu nuit à la félicité des ménages. A vivre trop continuellement auprès de sa femme, on finit vraiment, mon cher, ou par ne presque plus rien sentir du charme de ses vertus, ou par souffrir à l'excès du frottement de certains défauts que l'éloignement eût rendus très supportables...

» Je ne connais plus cette souffrance. Installée « au pays » avec les siens, ma femme m'apparaît, à chaque printemps, comme rajeunie de six mois. Je l'ai quittée avec un peu de regret, je la retrouve avec plaisir. Nous ne nous disputons plus ; et notre amitié a le charme d'un armistice. On a dit souvent qu'en France il n'y a que le provisoire qui dure. Voilà le secret de mon bonheur conjugal : il est fondé sur un accord provisoire, renouvelable par semestre, indéfiniment ; et il n'y a pas de raison pour que, grâce à mes marrons, je ne continue pas d'être, jusqu'à la fin de ma vie, un mari et un père heureux.

» Car mes enfants aussi m'adorent. Je suis moins pour eux un papa sermonneur et redouté, qu'un indulgent parrain dont les visites font plaisir, et dont on guette joyeusement, à chaque printemps, le retour...

Deux heures sonnaient. Le patron du débit posait ses volets sur la boutique. Chaudesaigne, rieur, me tendit sa main noire :

— Bonne nuit, vieux.

PIERRE ou PAUL.



Les Théâtres

COMÉDIE-FRANÇAISE : L'AMOUR VEILLE, comédie en quatre actes de MM. G.-A. DECAILLAVET et ROBERT DE FLERS.
— AMBIGU : LA FILLE DES CHIFFONNIERS, (reprise) drame en cinq actes d'ANICET BOURGEOIS et FERDINAND DUGUÉ.
— PALAIS-ROYAL : PANACHOT, GENDARME, pièce en 3 actes de M. MOUÉZY-EON.

MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers ont peut-être pensé à M. de Porto-Riche. Il est possible. Mais à coup sûr, ils ne pensent pas comme lui ; ou si, ce qui est encore possible, ils pensent comme lui touchant le fond de la question, qui n'en a point, il demeure incontestable que la Jacqueline

de *L'Amour veille* ne ressemble pas à la Germaine d'*Amoureuse*, pas plus que la manière vive, enjouée, attendrie, franchement spirituelle et souriante des auteurs de *Miquette* ne ressemble au talent nerveux, aigu, crispé, du poète de *l'Infidèle*.

M. de Porto-Riche nous déclarait jadis : d'une amoureuse, il faut tout craindre. Et vous vous rappelez comme il nous le démontrait. Germaine follement éprise de son mari, souffrait follement de lui devenir insupportable, et follement aussi, mais complètement, le trompait avec un ami commun, l'ami par excellence, celui qu'elle n'aimait point d'amour avant et qu'elle détestait cordialement dans la suite. Et certes, l'Amour avait veillé, sans doute, mais trop longtemps. Tant qu'enfin il eut le délire, un accès de fièvre chaude. Aurait-il pas mieux fait de dormir un peu ? — M. de Porto-Riche était impitoyable. Mais il s'agissait de Germaine.

Avec Jacqueline, aucun danger. — MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers qui ne croient guère aux histoires moroses — et quel besoin d'y croire lorsqu'on n'y est pas forcé ? — ou qui, plus gentiment, estiment, non sans raison, qu'ils n'ont pas été mis au monde pour contrister leurs contemporains, MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers, disent, sont infiniment plus rassurants. « Quand *L'Amour veille*, affirment-ils par la bouche d'un bien aimable homme, une femme ne risque rien ». — J'entends bien, répliquerez-vous. Et celui qu'elle aime ? — Pas davantage. Vous allez voir.

Sophie, pianiste, aimant Ernest, historien, décoré, falot, Ernest aimant Jacqueline, ébouriffée, volontaire, amoureuse, bon petit cœur, à tout prendre, — Jacqueline aime André, frivole, séduisant, homme du monde, lequel aime toutes les femmes en général et Lucienne, sa cousine, en particulier. Jacqueline confesse son amour à André qui tombe dans ses bras en lui jurant qu'elle sera sa femme. Ernest tombe accablé dans les bras de Sophie. Lucienne part pour l'Ecosse. Avec certaines différences cela commence comme *Andromaque*.

Second acte. André a épousé Jacqueline. Ils sont heureux depuis quatre mois. Mais Jacqueline est si amoureuse, si amoureuse, qu'elle commet de grosses maladresses, multiplie les scènes de jalousie, bref charme en l'exaspérant, le séduisant, l'irrésistible André. Lucienne revient. Sa première visite est pour Jacqueline, qui est sortie. Qu'à cela ne tienne, André la recevra. André la reçoit et après avoir réfléchi un instant, juge qu'il ne saurait mieux la recevoir qu'en tombant dans ses bras. Il tombe dans ses bras. Ils sortent ensemble. Jacqueline rentre. Elle sait ce que Lucienne a été autrefois pour André. Elle apprend ce retour, cette visite, cette sortie... Fureur de Jacqueline. André la trompe ? Elle tiendra son serment ; car elle lui a juré s'il la trompait jamais, de le tromper à son tour dans l'heure qui suivrait la certitude de son infortune... Elle avertit immédiatement Ernest qu'il se prépare à la recevoir... Ernest, fou de joie, car il aime toujours Jacqueline, fait congédier sur le champ par sa femme de chambre la triste et fidèle Sophie, et dispose familièrement sur le sol, en sièges improvisés, comme il sied pour un rendez-vous d'amour, les in-folio de l'histoire de Philippe-Auguste.

Et c'est le 3^e acte.

Jacqueline arrive chez Ernest qui n'y comprend rien, naturellement. Comme elle n'a plus « aucune pudeur » elle consent tout d'abord à retirer son chapeau. Seulement, dès qu'il veut l'embrasser, elle pousse des cris perçants ; et lorsqu'entre deux coupes de champagne, il s'enhardit — oh ! très timidement, — elle le giflé. *L'Amour veille*. Et elle s'en revient chez elle, après avoir, dans une scène plus que jolie, charmante, presque belle, tout dit : son chagrin, sa rage, sa soif de vengeance — si vite calmée, — son incurable fidélité ; après avoir tout avoué, au douloureux, comique et déplorable Ernest, son grand ami.

Et enfin, ayant un instant laissé croire à l'admirable André qu'elle lui a rendu la pareille — cela finit comme *Francillon* — ayant joui de sa brutale colère, elle retombe une bonne fois dans ses bras, tandis qu'Ernest retourne à l'inévitable Sophie et Lucienne au Kamtchatka.

Ça, voyez-vous, c'est le squelette. Ce n'est pas du tout, mais du tout, la pièce, — cette petite personne fraîche, alerte, délurée, gamine, éblouissante, étourdie avec tant de malice, malicieuse avec tant d'abandon, qui rit aux éclats d'une bouche pleine de perles, et se détourne soudain avec une mine drôlement boudeuse pour dissimuler dans le coin de son œil une petite, toute petite larme... Tenez, songez à Mademoiselle Leconte. Elle semblait, — émotion, gaité, — l'âme visible, la forme même de cette comédie. Elle fut exquise comme son rôle, son rôle étant exquis comme elle.

De même, M. Georges Berr a fait du personnage d'Ernest une création de tout premier ordre. Je n'ai guère parlé d'Ernest au cours de ma brève analyse. Il ne s'en fâchera pas, c'est évident, au contraire. Mais je tiens tout de même à marquer en passant, la vive sympathie qu'il m'inspire. C'est le caractère le plus original et le plus juste de la pièce. C'est une des plus délicieuses figures qu'aient peintes MM. de Caillavet et de Flers. C'est une des plus parfaites qu'ait gravées en couleur avec sa finesse, sa mesure habituelles, son ironie tendre, si pénétrante, le grand artiste qui s'appelle Georges Berr.

Mlle Provost qui débutait dans le rôle de Lucienne a débuté très brillamment. Elle est belle et fut bonne — souple, élégante et bien disante.

M. Grand personnifie une fois de plus avec sa légèreté et sa maestria coutumières, l'incomparable cavalier (André). Mme Lara a joué avec une discrétion touchante le rôle discret de la triste Sophie. Mme Pierson tenait avec beaucoup d'agrément un de ces rôles où elle excelle, de marquise poudrée par les ans, et qui a de jolis souvenirs. M. Coquelin cadet, en abbé Merlin, est comme à l'ordinaire le plus comique du monde. Mme Kolb en vieille servante modèle est d'un naturel parfait. Mmes Dussane et Bergé bavardent fort convenablement. M. Numa trace avec aisance et sûreté une silhouette de viveur grisonnant qui trouve parfois le temps, entre deux rendez-vous, de formuler des sentences morales. M. Brunot, noble laquais qui sait son bridge, est réjouissant, si peu qu'on le voie.

Le succès a été triomphal.

*
* *

L'Ambigu a repris *La Fille des Chiffonniers*, drame en 5 actes et 8 tableaux d'Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué. Nous avons revu avec plaisir, nous qui, Dieu merci, ne la vîmes point en 1861, cette pièce animée des meilleurs intentions. Je vous renvoie aux feuilletons du temps ; je n'ai pas très bien compris tout ce qui s'y passe et c'est à quoi j'ai pu m'imaginer un instant que c'était un drame d'aujourd'hui ; mais je ne m'y suis pas ennuyé. Il y a surtout un type de seigneur brésilien qui jadis cassait pour s'amuser, des têtes de nègres à coups de pistolet, et qui est devenu en posant le pied sur la terre de France, le plus noble, le plus humain, le plus tendre des gentilshommes brésiliens — un type inoubliable qui ferait rire un mort. Il y a aussi une méchante femme que les mamans auront avantage à montrer du doigt aux collégiens de 10 à 15 ans. J'en passe. Cet ouvrage fort amusant, je le répète, a été joué avec une conviction et un entrain des plus louables par l'excellente troupe de *L'Ambigu* : Mmes Lola Noyr, Chapelas, Noris, MM. Villa, Etiévant, etc., etc...

*
* *

Il y a longtemps que l'on n'avait ri d'aussi bon cœur au théâtre du Palais-Royal. — D'une bouffonnerie effrénée, d'une belle humeur imperturbable, le vaudeville de M. Mouézy-Eon y a pleinement et très justement réussi.

Je n'entreprendrai pas de vous conter par le menu les aventures de *Panachot, gendarme*, lequel entre sa consigne et sa passion, n'hésite jamais, et violant la première, obéit à la seconde ; comme quoi chaque bêtise, et chaque imprudence que, bon gendarme, il commet, soit par pitié naturelle, soit pour l'amour de son Isabelle, se tourne en action d'éclat et lui vaut en fin de compte et la main de son Isabelle et les galons de brigadier, non sans avoir causé le quadruple bonheur d'Athanase Piffard et de Julie, de Pierre et de Rosalinde, un instant compromis par le stupide entêtement du commandant Fervidar, père de Pierre et oncle de Julie. Non, je ne l'entreprendrai point. D'abord parce que cela me donnerait beaucoup de mal et que je m'y perdrais. Et puis parce que je ne saurais rendre la gaieté, le mouvement avec lequel Mmes Yrven, Mad. Guitty, Dickson, Pierval et MM. Ch. Lamy, Vilbert, Paul Plan, Matrat, Reschal, R. Bussy, Vaslin, Blanche, ont enlevé cette farce joyeuse qui nous reposait un peu des gaudrioles sinistres et des plates ordures.

CHARLES DUMAS

LA COMTESSE VALENTINE DE SELLON (1)

Victor Hugo écrivait un jour :

« Votre nom est un de ceux que j'honore le plus. Vos généreuses lettres m'émeuvent et j'en suis bien touché. Vous savez dans quel tourbillon d'événements et d'éventualités nous sommes. Les journaux m'ont appris que le Parlement italien avait fait son devoir envers la peine de mort en la supprimant. La gloire de ce progrès se reflète sur votre nom.

Je tiens à mettre à vos pieds mes hommages, et je baise avec émotion vos mains généreuses. »

VICTOR HUGO



LA COMTESSE VALENTINE DE SELLON

Une autre fois traçant quelques vers sur une feuille de laurier d'Hauteville-house, il les envoie avec

(1) Au moment où l'on parle tant de la suppression ou de la non suppression de la peine de mort, il n'est pas sans intérêt, à la faveur d'une lettre de Victor Hugo, d'esquisser le portrait d'une femme-poète, qui, il y a plus de cinquante ans, se fit, par la plume, le champion de la suppression. Mais, en évoquant les généreuses aspirations de la comtesse Valentine de Sellon, nous n'entendons nullement prendre parti dans la question.

N. D. L. R.

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro.)



LES PALANQUINS

Au Sahara Marocain

Journal d'un Peintre

(FEUILLETS INÉDITS)

CAMP DE HACI ABOU EL AKALH (Maroc)

Depuis mon arrivée au camp je mène la vie du soldat en campagne, je mange à la gamelle et je touche les mêmes vivres que les hommes. Ces vivres consistent en farine, macaroni, riz, semoule et viandes de conserve.

Le convoi de ravitaillement, qui vient une fois par semaine, nous apporte de la viande fraîche pour un jour et du pain de munition pour deux jours. Les cinq autres jours la *kessera* remplace le pain. La *kessera* est la nourriture quotidienne des chameliers et des nomades. Sur un coin de burnous ou de tente on mélange de la farine avec de l'eau salée, pendant que des hommes ramassent des crottes de chameaux et y mettent le feu; ce qui fournit une braise supérieure, pour cuire la *kessera* sans la brûler. Ici nous manquons de crottes de chameaux, elles sont remplacées par le chou du désert qui donne une excellente braise. Lorsque la *kessera* est bien pétrie en forme de galet, on fait un trou dans la braise, on l'y place, et on la recouvre de cendres incandes-

centes. Une demi-heure de cuisson suffit. Chaude la *kessera* est succulente, mais le second jour elle devient dure comme la pierre; le couteau le mieux affilé a beaucoup de peine à l'entamer. Il faut avoir des dents de jeune loup pour la croquer et un estomac d'autruche pour la digérer.

J'ai quitté *Béni-Ounif de Figuig* le 26 avril, à l'aube, pour me rendre au camp d'*Haci Abou el Akalh*. Le convoi de ravitaillement que nous suivions avait une heure d'avance sur notre petit groupe composé de sept hommes. Trois *mokaznis* marchaient en éclaireurs à cent mètres en avant, le lieutenant Lefebvre (fils du peintre J. Lefebvre) et moi au centre, à cent mètres en arrière deux légionnaires de la compagnie montée fermaient la marche en surveillant les hauteurs.

Il y avait deux heures que nous avions dépassé l'oasis de Figuig, avançant en plein désert, quand l'un des légionnaires accourut au galop pour nous montrer des points blancs qui se mouvaient à mi-hauteur du *Djebel Grouz*, à peu de distance de l'endroit où nous devons passer. Le lieutenant Lefebvre prit sa lorgnette et reconnut que



FEMME DE LA TRIBU DES BÉNI-GUIL

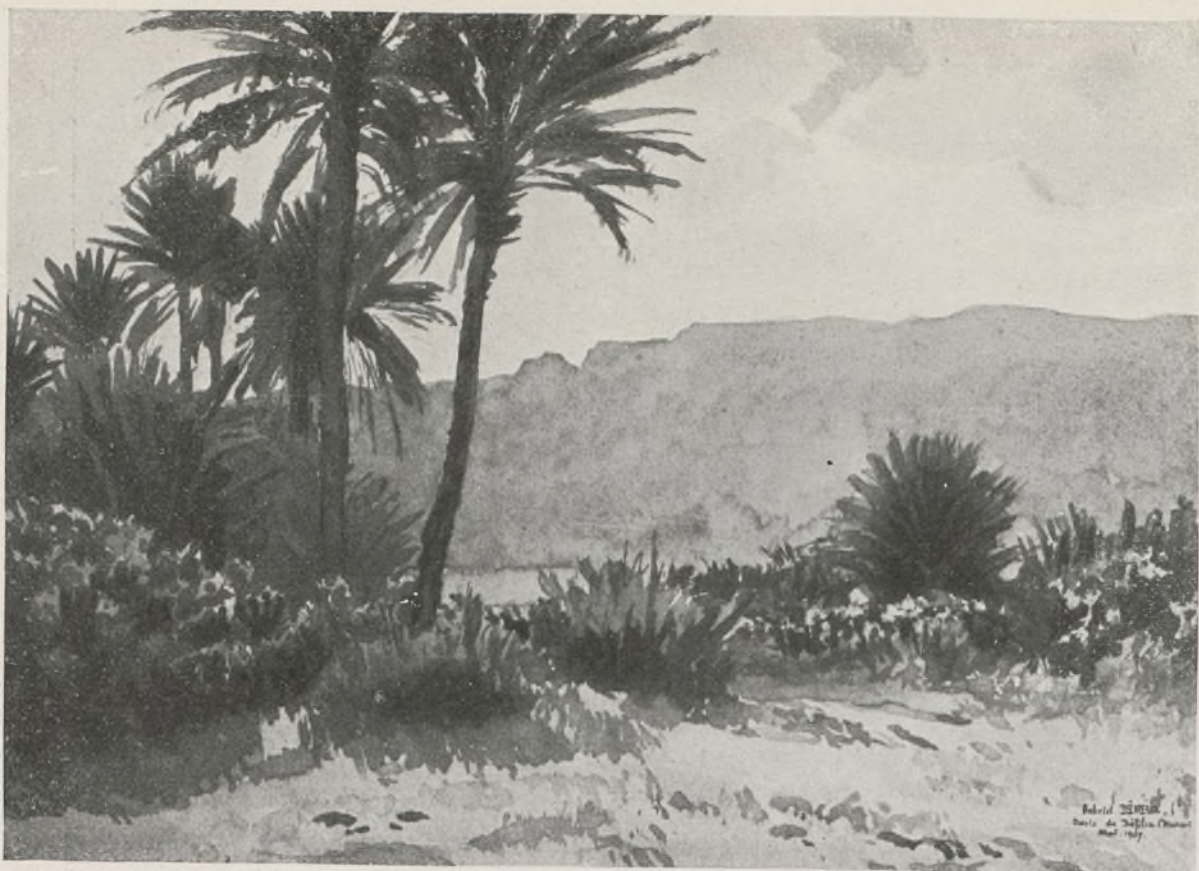


FEMME DE LA TRIBU DES DOUI-MÉNIA

TEXTE ET ILLUSTRATIONS
DE M. GABRIEL DÉNEUX.

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

Ayuntamiento de Madrid



OASIS DE DÉFILIA

nous avons devant nous des nomades armés de fusils, qui conduisaient leurs troupeaux à un pâturage.

Nous traversons le *djebel Grouz* par un col dont l'ascension est assez périlleuse, et dans un décor étrangement aride. La crête de la montagne s'est écroulée à la suite de cataclysmes; d'énormes blocs de rochers sont tombés épars, arrêtés çà et là au hasard de leur course, tenant par un miracle d'équilibre, prêts à rouler plus bas. Les chevaux glissent sur les rochers nus, et nous jugeons prudent d'imiter les *mokaznis* qui ont mis pied à terre et tiennent leurs montures à la bride.

Au fur et à mesure que nous montons, le panorama devient merveilleux; nous apercevons distinctement les sept *Ksours* du *Figuig* baignés dans la grande lumière du Sahara. Près de nous, la montagne barrant l'horizon est couronnée de rochers en grès rose à formes bizarres. Plus loin elle prend le profil d'un vieux burg allemand se silhouettant, très haut, dans le ciel bleu; plus loin encore c'est une succession de montagnes qui s'étendent à l'infini. Nous continuons l'ascension du *djebel Grouz*, qui vu d'en bas paraissait infranchissable et nous atteignons le col appelé *Teniet*



KSAR DE BÉNI-OUNIF DE FIGUIG

Tchaïba, dont les rochers, calcinés par le soleil ardent, rendent le bleu du ciel plus intense encore.

Le point culminant du col est à seize cents mètres d'altitude. De cet endroit, Lefebvre me fait apercevoir, dans l'immense vallée désertique qui sépare le *djebel Grouz* du *djebel Maïz*, un petit point noir : c'est l'oasis de *Défília*, une palmeraie comprenant une centaine de palmiers où nous trouverons une source d'eau excellente à boire pour nous et nos chevaux.

La descente du *teniet Tchaïba* n'est pas des plus faciles; les chevaux glissent, butant contre les pierres qui dégringolent sur la pente raide. Nous descendons lentement à travers de grosses roches contenant du minerai de cuivre; il existe même en grande quantité à fleur de terre: cela est facilement reconnaissable, toute

cette partie du versant nord du *djebel Grouz* ayant le ton verdâtre des bronzes pompéiens.

Le *teniet Tchaïba* est un asile privilégié pour les reptiles; notre passage en fait fuir quelques-uns qui atteignent la grosseur du poignet. Nous faisons cercle autour d'une vipère à cornes, pour l'empêcher de se sauver. Cette espèce, dont la piqûre est promptement mortelle, rampe avec agilité, mais ne saute pas comme la vipère de nos forêts. Un *mokazni* la touche avec une baguette, elle ouvre une gueule formidable et enfonce dedans ses crocs empoisonnés. On voit très bien le dard qu'elle lance rapidement en avant. Avec ses deux petites cornes placées sur le haut de la tête, et le rouge vif, tirant sur le safran, de l'intérieur de sa gueule, elle produit l'effet de ces démons monstrueux que l'on trouve dans les tableaux des primitifs. Après l'avoir bien agacé,



MARABOUT DE SE SLIMAN

le *mokazni* lui casse les vertèbres d'un coup de baguette et l'achève en lui écrasant la tête avec une pierre.

Enfin nous arrivons dans la vallée, et nous passons en tête de l'escorte, après avoir traversé des ravins profonds, arc-boutés sur la pointe de nos étriers, confiants dans les jarrets d'acier de nos chevaux arabes. La petite ligne formant la palmeraie de *Défília* grandit au fur et à mesure que nous avançons dans le désert et, vers dix heures et demie, nous distinguons les tentes des tirailleurs qui se rendent à *El-Ardja*. Quand nous arrivons, nous trouvons les hommes et les mulets du convoi installés à l'ombre des palmiers. Lefebvre me présente au lieutenant des tirailleurs, lequel nous invite à déjeuner. Vers deux heures, nous avons pris congé de notre hôte, et avons poursuivi notre course à travers le désert.

La vallée qui s'étend entre le *djebel Grouz* et le *djebel Maïz* va en se rétrécissant, et, au camp d'*Haci Abou el Akahl*, elle n'a guère que quatre kilomètres de largeur. Les contours des montagnes se détachent avec une grande netteté, dans la lumière



OASIS DE DÉFILIA

étincelante de cette chaude journée. Nous longeons le *djebel Maïz*, formant sur ce versant une haute falaise inaccessible. Le camp, dont nous apercevons les fumées au loin, est placé sur un petit tertre, au centre des deux montagnes, près d'un ancien puits arabe. Aussitôt arrivés, les légionnaires ont monté ma tente. Mon lit est composé d'une grosse botte d'alfa; ce n'est peut-être pas l'idéal au point de vue de l'élasticité, mais je dors bien tout de même et c'est là le principal.

Il y a cent légionnaires au camp, ils sont couchés avec le fusil attaché au poignet pour être prêts à la première alerte.

Chaque nuit deux sentinelles montent la garde autour du camp, un garde d'écurie veille sur les mulets qui passent leur temps à se battre. Les mokaznis et les spahis couchent à la belle étoile, à une centaine de mètres.

Le lieutenant Lefebvre m'a choisi pour ordonnance un légionnaire du nom de Deuerling. C'est un garçon très doux, dont le grand-père était conservateur de la pinacothèque de Munich. Il est aux petits soins pour moi, il range toutes mes affaires, je trouve mes torche-pinceaux pliés en quatre comme un mouchoir. Le lendemain, en pénétrant sous ma tente, Deuerling trouve un scorpion noir, apporté par mégarde dans l'alfa. L'infirmier le conserve dans de l'eau phéniquée; à l'extrémité du dard une goutte de venin semblable à une perle de rosée apparaît, sans se mélanger avec le liquide.

Les fauves, les gibiers, les insectes, les oiseaux, les reptiles abondent dans la région d'Haci Abou el Akalh. Gazelles, lièvres, mouffons, perdrix, ramiers figurent dans notre menu. Parfois les légionnaires reviennent avec des serpents de deux mètres de longueur; dépouillés, grillés sur le feu, ils augmentent d'un plat le repas du soir; la chair possède la blancheur et le goût de l'anguille.

RÉCEPTION SOUS LA TENTE DE LEFEBVRE

Nous restons des semaines entières sans voir un être humain. Un matin cependant, le lieutenant Lefebvre a reçu au camp un indigène de race *kératine*, qui nous avait indiqué une source cachée dans la montagne à une douzaine de kilomètres.

Robuste, la figure farouche, l'œil perçant des nomades, avec un profil d'oiseau de proie, il descendit de cheval, laissant son fusil accroché à la selle. Après les longues salutations musulmanes, et le joli geste

de se donner la main, de l'approcher de ses lèvres et de la placer sur son cœur, il nous offrit du lait de chamelle. Invité à prendre le café, il pénétra sous la tente et il s'assit sur le lit d'alfa à côté de Lefebvre. J'étais accroupi par terre en face du nomade. On apporta le café dans une gamelle, je remplis majestueusement le pot à confiture qui lui servait de tasse, tandis que Lefebvre lui offrait avec solennité un morceau de pain de munition. Il nous dit que les gens de sa tribu étaient plus tranquilles depuis que les Français entouraient le Figuig, et qu'ils ne vivaient plus avec la crainte perpétuelle de se voir razzier leurs troupeaux par les bandes pillardes venant du fond

du désert. Il nous apprit aussi que les remingtons, dont ils étaient armés, leur étaient vendues sept à huit cents francs. Après une heure de causerie, Lefebvre lui glissa un douro dans la main, lui fit remplir d'orge la musette de laines multicolores de son cheval, lui donna le restant du pain de munition, un pot de confiture de coings, une bougie et deux pots vides. Enchanté de tous ces cadeaux, le nomade remonta à cheval et après les salamalecs d'usage, nous le vîmes bientôt disparaître dans le désert.

LA DIFFA

La sentinelle, placée en vedette, nous signale un cavalier se dirigeant sur le camp. Ce cavalier nous apporte un lièvre, saigné selon les prescriptions coraniques et vient nous inviter à une *diffa* offerte par son père, caïd de la tribu des Béni-Guil. Nous montons à cheval et deux heures après nous arrivons sur une éminence d'où nous découvrons le douar composé d'une vingtaine de

tentes où l'on nous attend pour déjeuner. Ces indigènes n'ont jamais vu d'européens, notre arrivée fait sensation et nous devenons un objet de grande curiosité. *Mohammed si Sliman*, solide vieillard à barbe grisonnante, nous reçoit majestueusement à l'entrée de sa tente. A la main, il tient un chasse-mouche monté avec la touffe de crins terminant la queue d'un moufflon. Ce caïd est un parent de *Bou-Amama*, le fameux agitateur, et il prétend descendre de Fathma la Brillante, fille aimée du Prophète.

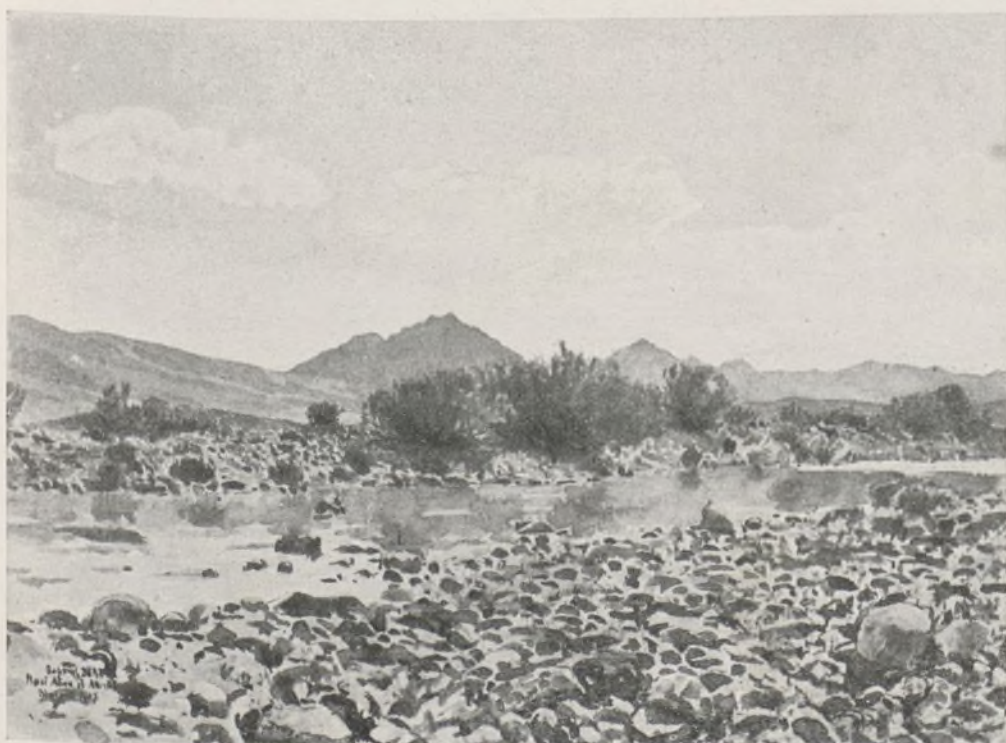
La grande tente, à nombreuses rayures en poil de chameau, est tapissée de riches étoffes; par terre un épais tapis de Rabat, aux couleurs brillantes, s'étale dans toute sa largeur. D'habitude les tentes sont séparées en deux, et une des parties est le gynécée. Par une attention particulière, la séparation a disparu, et la tente a été montée, au bord de l'oued, sur la rive opposée au douar



FEMME DE LA TRIBU DES BÉNI-GUIL



PORTRAIT DE PAUL J. LEFEBVRE



L'OUED A HACI ABOU EL AKAHL



LES LAVANDIÈRES

Des coussins sont disposés au milieu de la tente pour que nous y prenions place. Si Sliman surveille tous les apprêts et reste debout derrière nous durant toute la durée de la *diffa*, tel un maître d'hôtel bien stylé. Un esclave nous passe une aiguière pour nous laver les mains, puis le *méchoui* doré et croustillant est apporté par deux autres esclaves. Nous sommes trois autour de ce mouton entier, nous détachons avec nos doigts des morceaux d'épaule réputés comme étant la partie la plus succulente du *méchoui*. Le pain en forme de galette est fabriqué avec de la farine de froment parsemée de grains d'anis. Nous avons à choisir entre deux sortes de breuvage : du lait aigre ou de l'eau jaunâtre peu appétissante. Nous donnons la préférence au lait aigre. A peine sommes-nous installés que la tente se remplit de gens du douar, qui, ayant retiré leurs chaussures à l'entrée, viennent, pieds nus, s'accroupir sur le tapis, attendant patiemment les restes de notre repas qu'ils doivent se partager. La *diffa* a été préparée dans le douar. Il y a une dizaine de nègres occupés à transporter les plats jusqu'à notre tente ; cinq sont juchés sur les rochers de l'Oued, ils sont vêtus d'une *gandourah*, la tête nue sous le soleil brûlant. Autour d'eux grouille une masse d'enfants n'ayant pour tout costume qu'un collier d'amulettes en cuir. Ces marmots ont le crâne rasé, sauf une bande médiane large de quatre centimètres qui va du front à l'occiput. Les *tadgines* succèdent au *méchoui*, il y en a quinze de différentes sortes. Ce sont des ragoûts dont le goût dominant est le piment et le poivre rouge. L'une de ces *tadgines* se compose de mouton cuit dans le miel, le tout recouvert d'œufs sur le plat. Une autre est composée de poullets coupés en morceaux, cuits dans une sauce à la menthe additionnée de raisins secs.

Pendant le repas, je jette un coup d'œil sur les convives, et je suis étonné de leur voracité. Ces marocains qui se contentent habituellement d'un peu de farine d'orge délayée dans de l'eau et de quelques dattes sèches, possèdent un estomac capable d'engloutir un mouton entier. Bien que doués d'un robuste appétit, nous voyons avec effroi cette succession ininterrompue de *tadgines* ; enfin le *couscous* est apporté dans un grand plat en bois, c'est le dernier mets servi dans une *diffa*. Nous n'y touchons guère, malgré les invites réitérées de notre hôte. Il y a une telle abondance que l'on retourne au douar les reliefs laissés par les invités, si gloutonnement bourrés que des bruits insolites ne laissent aucun doute sur le complet remplissage de leur estomac. L'aiguière passe à

FIGARO ILLUSTRÉ

nouveau devant chaque convive, puis l'on apporte un narghilé dans lequel a été versé préalablement de l'essence de rose. Le café est servi dans des tasses minuscules, le *caïd* remplit plusieurs fois nos tasses, ensuite il prépare lui-même le thé en y ajoutant de la menthe poivrée. La petite table ronde, haute de trente centimètres, qui supporte nos tasses, est recouverte d'une peinture très fine, représentant des fleurs et des oiseaux entourés d'arabesques d'or.

Un jeune éphèbe, les yeux cerclés de *Khol*, à la démarche ondulante, se tient près du *caïd*. C'est le favori, il est choyé, considéré et prend le pas sur les femmes et les enfants légitimes. Les marocains ont l'habitude de ces mœurs, et personne n'y trouve à redire.

Pendant que nous prenons le thé, des bateleurs de la tribu, des *Oulad-Sidi-Mousa* originaires du *Sous*, dont le principal exercice consiste à faire une série de doubles sauts périlleux sans l'aide de tremplin, viennent terminer la fête. Cette troupe possède un musicien jouant d'une flûte à deux corps, semblable à la flûte antique, mais terminée par deux cornes de vache sauvage placées verticalement. Le son de cet instrument s'entend de très loin, il ressemble à celui de la corne des employés de chemin de fer, son étendue est de

huit notes, et il faut une forte dépense de souffle pour en jouer. Ce jeune musicien avait les mains couvertes de cicatrices ; cela provenait des brûlures d'une baguette de fer rougie au feu que son père lui appliquait sur les doigts, lorsqu'il ratait une note.

A l'extrémité du douar un tableau cruel et barbare nous attendait : sept piquets plantés en terre étaient surmontés d'autant de têtes humaines, se desséchant au soleil. Des malheureux, faisant partie d'un *djuich*, avaient volé des moutons ; les guerriers de la tribu s'étaient élan-

cés à leur poursuite, avaient ramené le troupeau et les têtes des ravisseurs. Dans les villes marocaines, ce sont les juifs qui subissent la corvée de couper les têtes, de les saler et de les pendre par l'oreille aux créneaux des remparts.

Dans l'Oued, au milieu des lauriers-roses, les femmes du douar, couvertes d'indiennes aux tons violents, lavent les hardes de la famille ; des branches de palmier leur servent de battoir. La plupart sont très brunes, elles sont croisées de sang nègre ; leur chevelure ondulée est divisée en deux longues tresses tombant sur la poitrine : deux morceaux d'étoffe se rejoignant à hauteur des clavicules, et attachés avec de grosses agrafes en métal, leur servent de tunique : une épaisse ceinture de laine leur entoure plusieurs fois la taille, nouée sur le devant, elle



CARAVANE AU SOLEIL LEVANT



L'OUED

tombe en franges jusqu'à terre : cette ceinture est ordinairement d'un beau ton brun-rouge mélangé de vert foncé. Ces femmes, qui ignorent le corset, ont les mouvements gracieux et la souplesse des félins. Elles bavardent, chantent, rient comme des enfants ; à l'ombre d'un laurier-rose je puis fixer sur la toile l'ensemble de ces lavandières du désert, sans qu'elles montrent la moindre hostilité. L'une d'elles est un type de beauté absolue, elle peut avoir une quinzaine d'années et porte son nouveau-né sur le dos avec une certaine fierté. Elle est fine et élancée. Les traits du visage sont réguliers, le cou est long, les bras nus sont d'une grande pureté de formes, la tunique, ouverte sur les côtés, laisse voir des seins rebondis ; les chevilles entourées de lourds bracelets sont d'une finesse exquise et les pieds sont aussi beaux que ceux des statues de l'antiquité grecque.

LA LEVÉE DU CAMP

Un peu avant trois heures du matin, une des sentinelles réveille les hommes du poste ; silencieusement les légionnaires plient les tentes, font leur paquetage et chargent les mulets. Chaque demi-section s'éclaire avec une lampe à acétylène. Pendant une demi-heure, c'est une activité de ruche. Les ordres, les commandements sont donnés à voix basse. Aucun *djuich* n'ayant été signalé, le lieutenant Lefebvre permet aux légionnaires de brûler l'alfa qui nous servait de matelas. En quelques minutes, cet alfa, accumulé depuis deux mois, forme de grandes spirales de flammes, tout le camp est devenu une immense fournaise et ce feu de joie égaye le départ de notre petite colonne. A la lueur dansante de l'incendie, les spahis noirs, de race soudanaise, enveloppés et encapuchonnés dans leur grands manteaux rouge, font l'effet de diables gardant l'entrée des Enfers.

La colonne se met en marche en pleine nuit, les mokaznis servent de guides, nous les suivons, éclairés dans les passages difficiles par les lampes à acétylène.



LES REDIRS

Au jour naissant je fais mes adieux à Lefebvre et aux braves légionnaires ; tandis qu'ils se dirigent vers l'ouest, je prends la direction du sud, avec une escorte composée de deux *mokaznis* et de quatre spahis indigènes.

Nous marchons longtemps au milieu des choux du désert. Ce végétal a l'aspect d'un rocher couvert de mousse, et possède la dureté du roc. Il lui faut cinquante ans pour arriver à la grosseur de la tête d'un homme, il atteint souvent un mètre de diamètre. Dans certaines parties du Sahara marocain, ces choux existent en telle quantité qu'ils gênent la marche d'une colonne. Les chevaux arabes, appelés « les buveurs d'air » galopent à travers ces choux avec la rapidité d'un pur sang courant en course plate, et cependant ils sont à peine nourris.

LE DÉSERT

Le désert réserve parfois au voyageur des surprises aussi agréables qu'inattendues. Rester des semaines entières sans apercevoir un être vivant, et tout à coup rencontrer dans un pays perdu, loin de tout secours, une parisienne d'une beauté remarquable, supportant vaillamment les ardeurs d'un climat meurtrier, ne craignant ni les fatigues du cheval, ni la dure vie du nomade, voilà qui n'est pas banal et qui donnerait à tous le goût des grandes chevauchées dans le Sahara.

J'étais en train de prendre un croquis, quand un de mes mokaznis vint m'avertir qu'un petit groupe de cavaliers, marchant à une vive allure, s'approchait de nous. En effet, une demi-heure après, arrivaient quatre spahis de *Djennan-en-Dar*, accompagnant une femme ayant la sveltesse d'un bas-relief de Jean Goujon. Montée en selle arabe, bottée de filali, portant élégamment un costume de voyage, elle venait aussi camper dans la palmeraie. C'était la première française foulant le sol marocain au-delà du *Djebel Grouz*. Cette voyageuse intrépide s'appelait M^{me} Lafaurie. Femme d'un esprit cultivé, peintre et sculpteur, éprise des beautés sauvages du Sahara, elle venait étudier sur nature ses types et ses grands horizons.

Après m'être présenté et l'avoir félicitée, nous convenons que nous resterons le lendemain à *Défilia*, et que nous reprendrons ensemble la direction de *Béni-Ounif de Figuig*.

Pendant que nous faisons un tour de promenade dans la palmeraie, admirant la floraison véritablement féerique et luxuriante des lauriers-roses, nous étonnant de cette profusion merveilleuse de fleurs, si touffues qu'on n'apercevait plus les branches, et auquel nul jardin, nulle serre ne peut être comparée, nous entendons plusieurs coups de feu, et peu d'instants après, un de mes spahis vint offrir à M^{me} Lafaurie une outarde qu'il venait de tuer.



Le dîner fut pris en commun et l'outarde rotie à point était excellente. M^{me} Lafaurie m'apprit qu'elle venait de passer cinq jours dans le Béni-Smir et qu'elle rapportait de nombreuses études représentant les indigènes du Corps-franc.

Après avoir causé du Paris des Expositions et des Salons, si éloigné de nous et si différent du pays dans lequel nous nous trouvons, nous traversons un vieux cimetière arabe, facilement reconnaissable aux pierres verticales que les musulmans placent à la tête et aux pieds de leur mort.

En juin la nuit tombe vers huit heures du soir. Aux heures chaudes et accablantes de la journée succèdent les heures délicieuses des nuits sahariennes. Ces nuits, où l'air léger et pur passe comme une caresse, sont d'une douceur, d'une fluidité, d'une transparence incomparables. Nous gravissons une petite colline rocheuse pour contempler la majesté de la nuit toute scintillante d'étoiles, et l'harmonie du vaste paysage qui se perd dans un bleu indéfinissable, rendant plus profonde encore la ligne mystérieuse du désert. La nature se repose calme, sereine et tranquille, nul bruit ne vient distraire l'oreille. Dans l'émotion de ce silence absolu, il semble que l'on pénètre l'âme des choses, et que ces heures exquises passent plus lentement avec toute la joie de vivre.

Quand nous rentrons dans la palmeraie, nous trouvons un de nos spahis, carabine au poing, qui surveille l'horizon; les autres spahis et les mokaznis sont étendus sur le sable et dorment profondément. Nous installons nos couvertures au pied d'une touffe de palmiers et nous nous étendons à la saharienne, enveloppés dans un ample burnous, la tête appuyée contre nos selles, ayant en

guise de baldaquin les larges palmes des dattiers et comme plafond la haute voûte étoilée.

A Béchar, j'achète à un chef de caravane venant de Béni-Abbès un sabre touareg à lame recourbée, orné d'inscriptions arabes, muni d'une poignée d'ivoire damasquinée d'argent.

Au moment où cet indigène mettait en marche ses chameaux, chargés de sucre, de thé et de toutes sortes de denrées, le représentant des Entrepôts francs l'invita à prendre une dernière tasse de *Kawa*.

Le saharien, auquel j'avais raconté les merveilles de l'industrie moderne, ne pouvait croire que des voitures marchaient toutes seules, que les hommes se dirigeaient dans les airs à l'aide de ballons.

Voyant son incrédulité le patron lui dit à brûle-pourpoint :

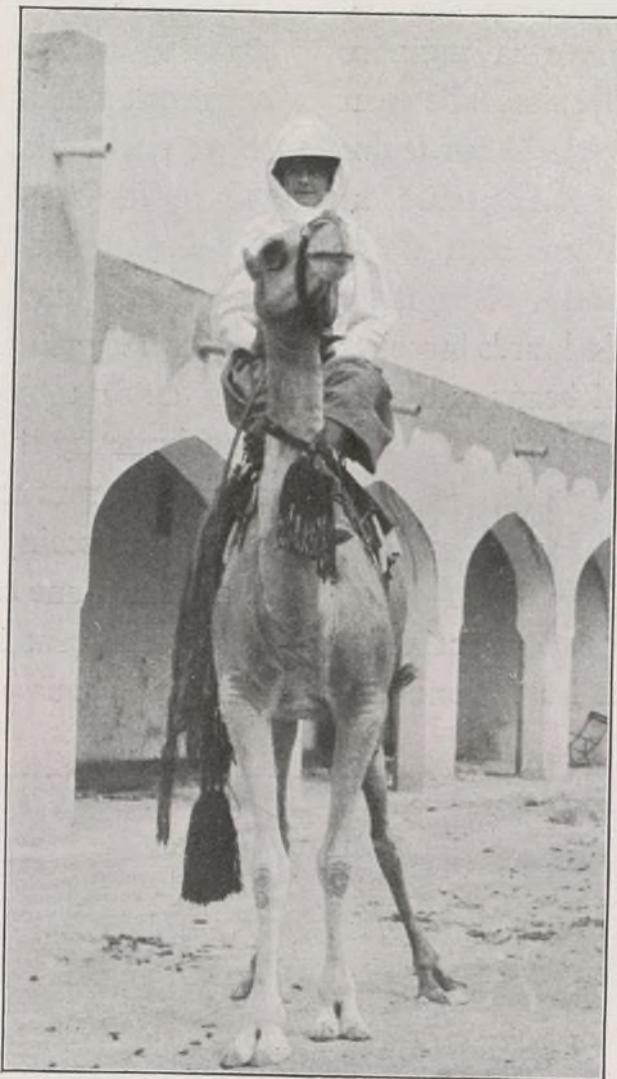
« Tiens, regarde, les gens de ton pays ne peuvent pas en faire autant, » et enlevant son ratelier il le pose sur le comptoir. Étonné, troublé, stupéfié à la vue de ces trente-deux dents qui avaient l'air de vouloir le mordre, il recula en serrant instinctivement le manche de son poignard.

Le commis aux écritures, stylé d'avance, s'approche à son tour du comptoir et retirant son œil de verre il le place à côté de la machoire ricanante de son patron. Alors

effrayé, épouvanté, saisi d'une peur superstitieuse, croyant au sortilège, le chef de la caravane sort précipitamment, monte sur son méhari et se sauve dans une course folle.

Que doit-il raconter de la France, là bas, dans le pays des dunes ?

GABRIEL DÉNEUX.



POURTRAIT DE MADAME LAFAURIE



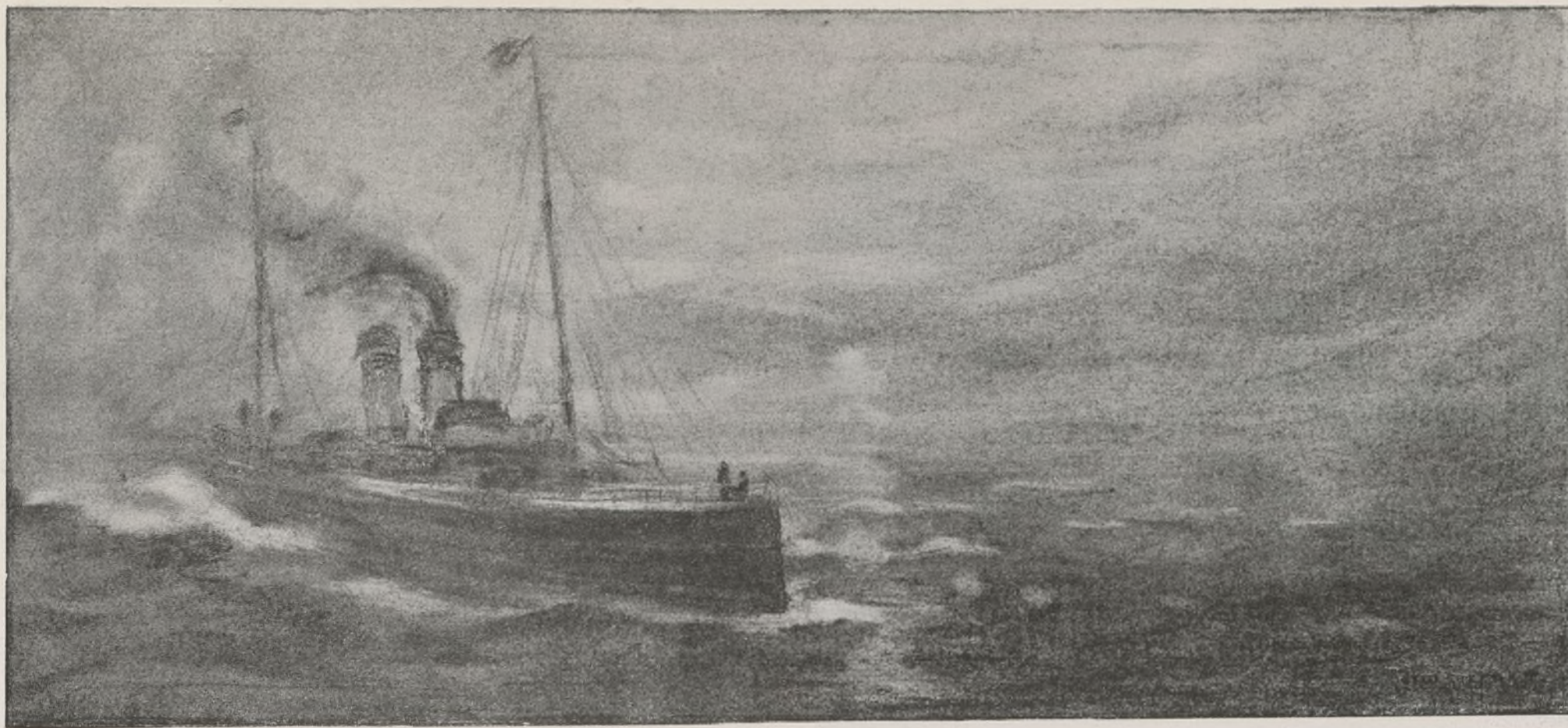
CAMP DES LÉGIONNAIRES]'



Reproduction interdite.

Collection de M. L.-R.-M.

NOTRE-DAME de PARIS
VUE DU QUAI SAINT-MICHEL (*Hiver.*)
Tableau de A. LEBOURG.



Histoire de Voleur

NOUVELLE INÉDITE
DE M. PIERRE VALDAGNE

Sur le bateau qui me conduisait à Naples, j'avais fait la connaissance d'un homme charmant, fin causeur et, comme moi, insensible au mal de mer. La traversée était dure; le mistral soufflait et, malgré la beauté d'un ciel sans nuages, les lames étaient courtes et méchantes. Presque tous les passagers s'enfermèrent dans leur cabine; le pont nous appartenait donc, ou à peu près.

Mon compagnon avait une trentaine d'années; c'était un joli garçon à la physionomie ouverte, aux yeux clairs; sa moustache, un peu trop noire, à mon gré, se relevait, hardiment; il portait un complet élégant et je ne pouvais lui reprocher que la richesse de bagues trop nombreuses.

Je vous dirai son prénom qui était Guillaume. Je ne vous dirai pas son nom pour des motifs de discrétion que vous comprendrez plus tard.

Guillaume allait à Brousse, pour le compte d'une importante maison de blanc, traiter d'une affaire de serviettes-éponge.

Nous avions déjeuné de bon appétit et nous faisons, le cigare aux dents, les cent pas sur le pont en nous retenant, parfois, au bastingage, car le bateau roulait énormément.

Je dis à Guillaume :

— En somme vous gagnez beaucoup d'argent?

— Moins que dans mon ancien métier; mais c'est plus sûr.

— Quel était votre ancien métier?

— J'étais voleur.

Je ne bronchai pas. Je flairai la classique mystification du commis-voyageur facétieux, en veine d'épater un bon bourgeois; il ne me plaisait pas de « marcher » et je dis tout tranquillement :

— Je m'étonne qu'un monsieur qui a été voleur ne le soit plus. Avez-vous eu quelque ennui?

— Pas le moindre! reprit Guillaume. Je n'ai jamais été pincé. Seulement c'est une profession sans gaieté. La période intermédiaire entre le moment où on décide un coup et celui où on l'exécute est sinistre! Je suis d'une nature nerveuse et j'y aurais laissé ma santé.

Je regardai Guillaume. Il parlait avec une telle conviction que je me demandai si ce que je venais de prendre pour une plaisanterie douteuse, n'était pas la vérité même. J'avoue que je ne pus réprimer un léger mouvement de recul.

— Ne vous frappez pas, cher Monsieur, me dit-il gaîment, et prenez votre parti de causer sur ce bateau avec un ancien voleur. Vous ne serez pas compromis pour si peu! Laissez-moi ajouter que c'est votre mine de parfait galant homme qui m'a incliné à entrer avec vous en confidences. J'ai la conviction que vous ne me dénoncerez jamais! — Petit à petit j'en arrivais à ne plus douter des affirmations de mon compagnon et, petit à petit, je prenais mon parti comme il le disait, de converser avec un bandit. Je mis mon amour propre à paraître « à hauteur » et j'esquissai un geste pour lui montrer que je ne fuirais pas sa société.

— Ne croyez pas, me dit Guillaume, que le voleur n'ait pas de temps en temps des moments joyeux.

J'interrompis :

— Quand le butin est gros?

— Oh! protesta Guillaume... cela est bon pour les âmes grossières. Mais une âme délicate peut trouver des plaisirs plus fins et s'il vous plaisait que je vous raconte une de mes histoires, qui me revient en mémoire à l'instant même, vous verriez que j'attache plus de prix à une aventure spirituelle qu'à une affaire de gros sous.

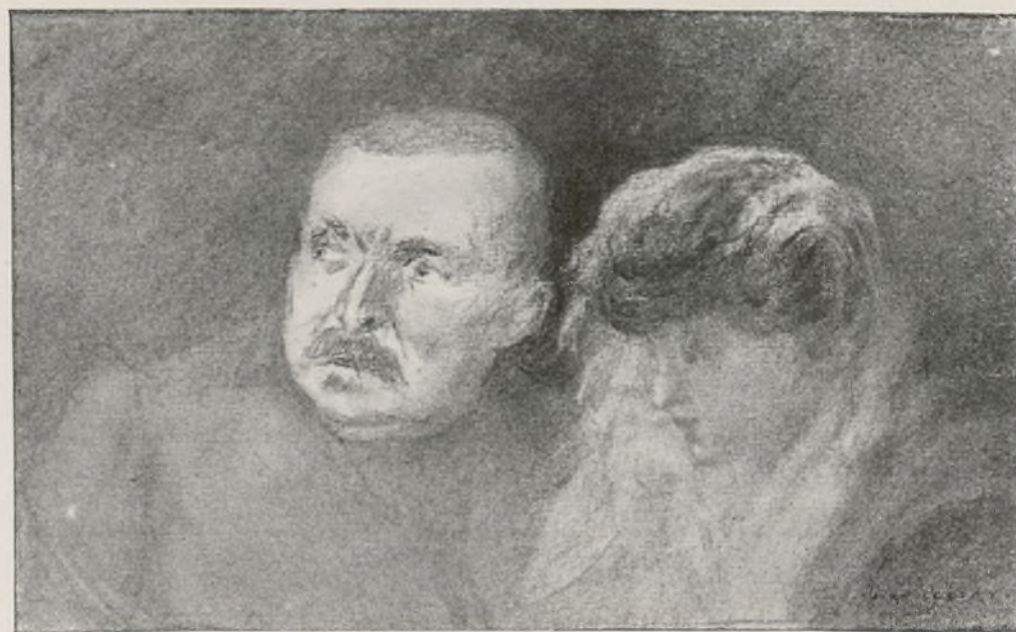
J'inclinai la tête : je saisis un pliant et, faisant signe à Guillaume de s'installer auprès de moi je lui dis :

— En vérité, Monsieur, j'aurai grand plaisir à vous entendre.

* *

Guillaume commença :

— C'était il y a un an. J'étais allé voir des amis dans le département du Lot et je rentrais à Paris par un train de nuit. Il



ILLUSTRATIONS DE
M. JEAN LEFORT

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

Ayuntamiento de Madrid



était environ onze heures lorsque je pénétrai dans le couloir du wagon. Dans l'intérieur tout semblait dormir. J'ouvris une porte au hasard; les rideaux avaient été soigneusement tirés et j'étais convaincu que j'allais réveiller, bien malgré moi, des voyageurs organisés pour la nuit.

Une vive lumière frappa mes yeux, au contraire. Le wagon était brillamment éclairé et au lieu de voyageurs endormis, je vis deux personnages, un homme et une femme, qui interrompirent, à mon arrivée, une conversation animée.

Ce qui me frappa, ce fut leur position respective. Elle était convenable, mais familière.

La femme, jeune et jolie, était complètement étendue, les jambes emprisonnées dans une couverture. Un oreiller soulevait sa tête brune protégée contre la poussière par une mousseline coquettement disposée; une veste d'astrakan couvrait son buste.

L'homme pouvait avoir cinquante ans; sa barbe grisonnait; il était assis de côté, sur la banquette même où reposait la jeune femme et il se penchait vers elle pour lui parler. Lorsque je parus il tourna de mon côté une grosse figure bouffie et contrariée.

Evidemment, je le dérangeais. Mais il me marqua aussitôt son intention de m'ignorer et, me tournant le dos, il reprit sa conversation avec la voyageuse étendue.

Dès le premier coup d'œil, je compris que ce n'était pas là un honnête ménage et le bonhomme me déplut. Ce gros quinquagénaire en posture de galanterie me sembla grotesque. Je flairai tout de suite le genre d'aventure que je venais de troubler. Le monsieur avait rencontré la dame dans ce train et il en essayait la conquête. Jusqu'à quel point se laisserait-elle faire?... C'est ce que j'allais savoir!

Je dois vous dire que pendant que l'homme me dévisageait d'un air irrité, la femme, par contre, m'avait regardé avec une certaine indulgence. Je gênais l'un; mais peut-être mon arrivée en tiers faisait-elle plaisir à l'autre; je me dis : « Cette petite femme était peut-être très embêtée de se trouver toute seule aux prises avec ce célédon ».

Quoiqu'il en fût, je pris possession de l'autre bout du wagon; je me coiffai de ma casquette, je m'enveloppai de ma couverture et je fis semblant de dormir. Sous la visière, j'épiai mes deux voisins et je tendis l'oreille.

Les affaires de l'amoureux n'allaient pas très bien; les premiers mots de la conversation me renseignèrent :

- Pourquoi ne voulez-vous pas me dire où vous habitez?...
- Mais parce que c'est absolument inutile.
- Je veux pourtant vous revoir.
- Pourquoi faire?

Je conçus aussitôt quelque estime pour la petite dame. Pourtant je ne pouvais pas la croire d'une vertu absolument farouche. Elle était gentille, elle était charmante, mais elle avait « un petit air », un certain « petit air » sur quoi un homme ne se trompe pas. Et puis n'était-ce pas un peu risqué, tout de même, d'avoir

autorisé ce monsieur qu'elle ne connaissait pas, à s'asseoir sur le bord de la banquette, tout comme sur le bord d'un lit?... Quelque jolie aventurière en voyage, pensai-je, pesant l'opportunité d'un consentement!

Ne croyez pas, cher Monsieur, continua Guillaume en mettant une parenthèse dans son récit, ne croyez pas que j'aie songé un seul instant à supplanter le ridicule monsieur dans les bonnes grâces de la petite dame. Dans le métier de voleur, la crainte de la femme est le commencement de la sagesse; le pire danger que nous courons c'est l'indiscrétion. Je n'épiais mes voisins que par curiosité et pour passer le temps!

Au reste, il faut bien que j'avoue que mon homme, à force d'insistances, faisait quelques progrès. Il avait réussi à faire accepter un gâteau et un verre de champagne dont il avait une bouteille dans son sac; un sourire le récompensait et enfin j'eus le regret d'entendre une jolie voix lui dire :

— Ah! comme vous êtes entêté!... Eh bien, oui, après-demain au Bois, devant la Muette. Seulement, maintenant, retournez à votre place et essayez de dormir. Quelle heure est-il?

— Une heure et demie!

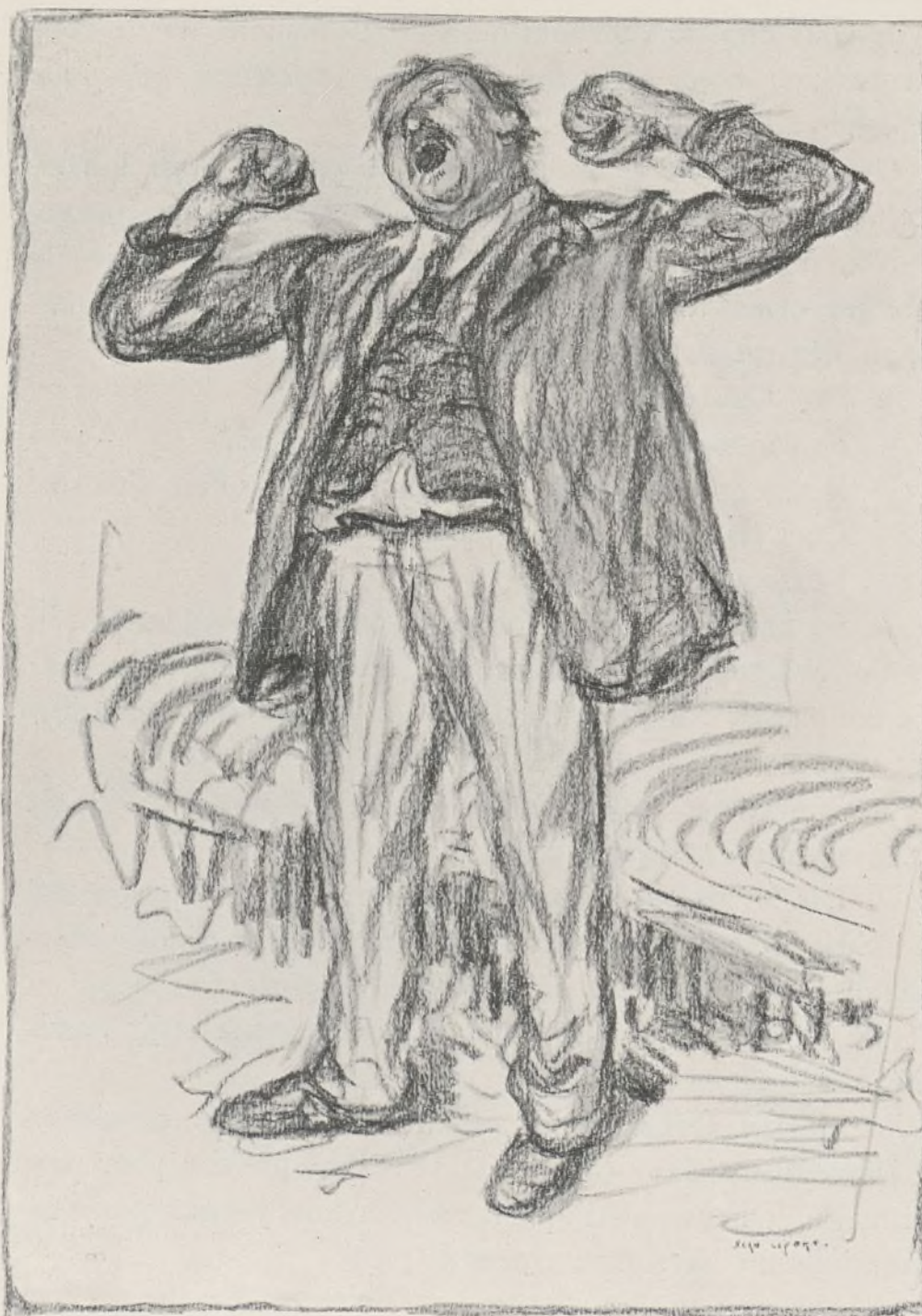
La dame parut scandalisée; elle se souleva un peu, et tira de son corsage, au bout d'une longue chaîne, une trousse d'or où, parmi plusieurs bibelots, j'aperçus une bourse et une montre qu'elle se mit à remonter soigneusement.

L'homme se leva, me montra de biais une figure enfin épanouie de bonheur; il tourna le commutateur des petites lampes électriques du wagon et, dans la presque obscurité, il gagna sa banquette, s'étendit à son tour et ne bougea plus.

Moi, j'étais furieux! Je ne suis pas prude; mais j'ai de l'aversion pour la race des vieux marcheurs. Ce libidineux personnage avait donc réussi ou presque!... Il tenait son rendez-vous!... Et de mélancoliques pensées m'assaillirent touchant la fragilité de la vertu des femmes. Vraiment cet homme était haïssable!

Et je me mis à le haïr!

Mes yeux s'habituèrent à la presque nuit du wagon. Je regardais ma compagne de route. Elle dormait. Elle avait un peu tourné la tête et je la voyais de profil. Un de ses bras était replié;





l'autre restait étendu sur la couverture et sa main gantée serrait la trousse d'or où s'accrochait le pâle reflet de la petite lampe brûlant en veilleuse.

* * *

Ici, Guillaume poussa un soupir et comme je lui jetai un regard d'interrogation :

— Vous êtes bien heureux, me dit-il avec vivacité, vous qui pouvez voir une bourse d'or sans avoir la furieuse envie de la prendre!... J'eus cette envie!... N'ayez pas l'horreur de moi, s'il vous plaît. J'eus cette envie, irrésistiblement! Un secret instinct m'assurait que je ne courais aucun danger; bien mieux, je ne sais quel obscur pressentiment m'avertit que les suites de l'aventure seraient plutôt réjouissantes.

Je me décidai donc et je passai aux actes.

Après m'être assuré, en faisant quelque bruit, que mes deux dormeurs dormaient bien, je m'approchai de ma victime. Ma besogne était facile. La petite main, amollie par le sommeil, avait laissé glisser la trousse sur la couverture. Je n'eus qu'à la prendre et à l'examiner. La montre était médiocre, les bibelots quelconques; seule la bourse était gentille, et elle contenait quelques louis. Je pressai sur le mousqueton, je la dégageai délicatement, et je la fourrai dans ma poche.

Puis je regagnai ma place et, comme la jeune femme n'avait pas plus bougé que son compagnon, j'eus tout le loisir de faire passer la bourse de ma poche dans le double fond perfectionné de mon sac où elle devait demeurer introuvable.

J'avais été très vite.

Enfin je m'étendis satisfait et, à force de rêvasser, je finis par m'endormir.

Lorsque j'ouvris les yeux, il faisait jour. Mes deux voisins n'avaient fait aucun mouvement. Bientôt, cependant, le gros homme s'agita; son premier regard fut pour la petite dame endormie; le second fut pour moi, et ce second regard manqua de tendresse. Enfin il s'étira, bailla, et se mit sur ses pieds. Puis il s'aperçut qu'un des souliers de la dormeuse pointait hors de la couverture et, avec soin, il le recouvrit.

La clarté crue du matin ne l'avantageait pas. Sa figure était boursofflée et blême; son gilet remonté laissait passer un linge chiffonné; ses grâces attentives envers la jeune femme me sem-

blèrent plus méprisables encore que dans la nuit du wagon. Vraiment, si la voyageuse acceptait les hommages d'un pareil soupirant, je devais en conclure qu'à son tour, elle ne valait pas grand'chose!

Cependant, elle aussi s'éveilla. Ce fut un spectacle beaucoup plus charmant. Elle était jolie; elle sortait toute rose du sommeil, et sous la dentelle qui couvrait ses cheveux, une mèche brune avait glissé sur sa joue fraîche.

Le gros homme qui guettait, se précipita et lui tendit la main.

— Avez-vous bien dormi, Madame?

— Très bien!

Elle souriait!... Pourtant... ah!... pourtant ce fut un sourire contraint et presque découragé. Décidément le vieil amoureux ne lui plaisait guère, maintenant qu'elle le pouvait voir au grand jour. Je pensai avec satisfaction : « Hé! Hé! Mon bonhomme, il va falloir que tu déchantes. On ne sera pas aussi aimable ce matin, qu'hier soir, et si l'on t'accorde encore le rendez-vous à la Muette, j'ai idée que ce sera pour se débarrasser de toi et que tu iras tout seul »

Obséquieux, le Monsieur demandait :

— Laissez-moi vous offrir un petit gâteau sec et une goutte de champagne. Il m'en reste!

Et, sans attendre la réponse, il se mit à explorer son sac.

Mais, en même temps, il se passa quelque chose à quo j'aurais bien dû m'attendre, mais qui me mit tout de même dans un grand émoi. La jeune femme se dressait sur son séant, et saisissant sa trousse d'or s'écriait :

— Ma bourse!...

Ça y était!... Le déclic avait joué! Maintenant, les événements allaient se succéder avec rapidité. Dans quel sens, je l'ignorais et j'ignorais également quel rôle je serais forcé d'y jouer.

L'homme s'était retourné, un flacon à la main :

— Votre bourse?...

— Oui... j'avais une bourse, là!... Elle n'y est plus!...

— Vous êtes sûre?...

— Comment! Monsieur, si je suis sûre!...

La petite dame paraissait indignée d'une question si sotté.

Pourtant l'autre s'empressa :

— Votre bourse sera tombée... elle se sera décrochée... un mouvement pendant votre sommeil...

Mais la voyageuse protestait hautement :

— C'est impossible!... l'anneau était solide.

— Cherchons! dit mon ennemi.

Et ils cherchèrent! Pendant qu'il déplaçait la couverture, elle secouait ses jupes et dégrafait sa fourrure. Rien ne tomba. L'homme se mit en devoir d'explorer sous la banquette et s'agenouilla péniblement.





Le moment était venu pour moi d'intervenir. Je dis :
 — Madame a perdu quelque chose!
 Et, la jeune femme, volubile et nerveuse, m'expliqua.
 Je demandai encore :
 — Y avait-il de l'argent dans cette bourse?...
 — Il y avait quelques louis, mais la bourse valait plus, à elle toute seule.
 Et elle ajouta, les lèvres pincées, la figure mauvaise :
 — C'est à ne pas croire!... A moins que...
 Quoi?... « A moins que... »
 Ces derniers mots, la jeune femme venait de les prononcer sur un ton de telle indignation et en dirigeant vers le gros monsieur soufflant sur sa banquette, un regard si chargé de soupçons qu'aussitôt une idée folle, une idée baroque, se leva dans mon esprit, impérieuse, irrésistible, triomphante... admirable!...
 Elle venait de dire : « A moins que... »
 Je m'adressai au voyageur en lui désignant la banquette :
 — Vous n'avez rien vu là-dessous?
 — Rien!
 — Il faudrait chercher avec une allumette. En avez-vous une?
 — J'en ai!
 De nouveau il s'agenouilla et pendant qu'il promenait la flamme dans tous les sens, je regardai ma compagne de voyage bien en face, je fis un signe de la tête du côté de l'homme courbé et je lui dis du bout des lèvres :
 — Êtes-vous sûre que...?
 Alors elle leva les bras dans un geste qui signifiait qu'elle n'était sûre de rien.
 Je n'en demandais pas plus.
 La voix haute et pendant que le bonhomme se relevait, les mains vides, je dis :
 — Madame, votre bourse est ici, dans ce wagon. En arrivant à Paris nous préviendrons immédiatement le chef de train... et le commissaire spécial de la gare!
 La phrase lancée, je m'assis à ma place, indiquant qu'il n'y avait plus rien à faire qu'à attendre.
 Le voyageur avait compris. Je vis sa figure se contracter et il prononça :
 — Oh! oh!... ça... c'est autre chose!
 Et se tournant vers sa voisine :
 — Est-ce que vous pensez, Madame, avoir été volée?
 Elle recula et, sèchement :
 — Je ne dis rien de pareil, Monsieur. Je dis seulement que je suis surprise... extrêmement surprise!
 Et, à mon tour, agressif, j'insistai :
 — C'est, en effet, bien surprenant!
 L'autre se sentit touché. A cette minute je fus certain que

c'était le plus honnête homme de la terre, tant la blessure de ce soupçon brutal parut lui être cruelle; mais il ne recula pas et, bravement, il dit :

— Il y a deux hommes ici, Madame... Choisissez qui vous allez accuser!...

Mais la voyageuse haussa les épaules; elle me regarda avec une évidente sympathie et elle dit, en me désignant :

— Il n'y a vraiment pas apparence que Monsieur...

Alors l'autre bondit :

— C'est moi, alors, qui vous ai volé votre bourse?

— Je n'ai pas dit cela...

— Vous l'insinuez! J'exige que l'on fouille mes poches et mon sac!...

Il était rouge de colère.

Je devins ironique :

— C'est une formalité à laquelle il faudra nous résoudre l'un et l'autre, Monsieur! Pour ma part je la réclame énergiquement...

— Monsieur!...

— Monsieur!...

Ah!... il pouvait crier! Je m'amusais supérieurement! Son aventure avec la petite dame se terminait d'une façon vraiment réjouissante pour moi! Ce gros monsieur avait espéré un rendez-vous au Bois de Boulogne!... L'Idylle se terminait par une accusation de vol!

Ainsi sont punis les messieurs qui ayant dépassé l'âge des folles entreprises, s'obstinent dans des desseins coupables!...

Néanmoins son geste me menaçait :

— Je vous en prie, Monsieur! me dit la petite femme gentiment, pour me calmer.

Mais je criai encore :

— Je n'ai pas bougé de mon coin, et je ne me suis pas permis d'approcher Madame d'aussi près que vous!...

C'était la vérité même! C'était même si bien la vérité que ma voyageuse m'envoya un regard d'approbation. Je triomphais... et ma manœuvre faisait également triompher la Vertu! La jeune femme prenait le monsieur en horreur et devait regretter maintenant son accueil inconsideré de la veille.

Lui, très digne, s'assit et ne bougea plus.

Et le silence, entre nous trois, fut complet!

*
**

Le train traversait maintenant la banlieue de Paris; nous arrivions!

Chacun de nous arrangea ses affaires. Comme la jeune femme n'arrivait pas à serrer la courroie de sa couverture, je me proposai pour l'aider et elle accepta sans façon. L'autre me jeta un regard d'assassin.

Enfin le train entra en gare :

La petite dame se mit debout, ramassa ses bagages et gagna le couloir.

Le monsieur l'interpella aussitôt :

— Pardon, Madame... j'entends que vous ne me quittez pas et que nous allions ensemble chez le commissaire spécial...



Mais, revêtue de dignité, elle répondit :

— Non, Monsieur!... J'ai horreur de scènes pareilles. J'ai eu tort, cette nuit, de causer avec quelqu'un que je ne connaissais pas. Cela m'apprendra!...

Et elle fit mine de descendre; mais l'autre, congestionné, insista :

— Je ne resterai pas sous le coup d'un pareil soupçon...

Il retenait la petite femme par la manche.

— Laissez-moi tranquille, Monsieur, fit-elle sévèrement! car je suis prête à affirmer plutôt que je n'avais aucune bourse et que vous êtes fou. Je n'en suis pas à quelques louis et je serais trop impressionnée d'être mêlée à une pareille histoire... Je vous méprise profondément!...

Elle avait échappé, légère, et déjà s'enfuyait sur le quai!...

Je voulus courir après elle.

Maintenant je considérais comme impossible de garder sa bourse; je la suivrais, je saurais son adresse et je renverrais l'objet anonymement comme une « restitution ».

Mais dans la foule je ne la vis plus. J'étais pris dans un remous de monde et je perdis du terrain... J'arrivai jusqu'à l'endroit où l'employé prend les billets... Décidément la jeune femme avait disparu... je ne la retrouvai pas.

Or comme je venais de monter en voiture, je vis sortir de la gare mon gros compagnon de route, rouge, les yeux sortis de leurs orbites et offrant l'image d'un homme au comble de la rage.

Lui aussi avait couru, mais après moi!... Il était moins généreux que la petite dame, lui! Il avait été soupçonné dans son honneur et il s'était sans doute résolu à me dénoncer publiquement et à me faire fouiller pour de bon!

Je n'y tenais guère, bien que je fusse sûr du secret du double-fond de mon sac.

Alors nos yeux se rencontrèrent et au moment où mon fiacre démarrait, je me levai et lui adressai un ironique coup de chapeau.

*
**

Guillaume ajouta :

— Voilà comme quoi, cher Monsieur, mon métier de voleur m'a permis d'éviter une faute à une jolie femme et une folie à un bon brave homme qui ne m'en saura jamais gré. Trouvez-vous mon histoire drôle?

J'évitai de répondre directement.

— Qu'avez-vous fait de la bourse d'or? demandai-je à Guillaume.

— La voici. Elle ne me quitte pas. Les louis qui s'y trouvaient s'y trouvent encore et si je découvre l'adresse de la petite dame...

J'esquissai un sourire d'incrédulité et comme, malgré moi, j'éprouvais un certain malaise, je me levai.

Or, par un mouvement instinctif, je portai la main à mon gousset pour m'assurer que ma montre était à sa place.

Et ce geste fut sans doute atroce pour Guillaume, car il poussa un cri de protestation où se traduisait une peine sincère :

— Oh!... Monsieur... Avez-vous pu croire ça de moi!

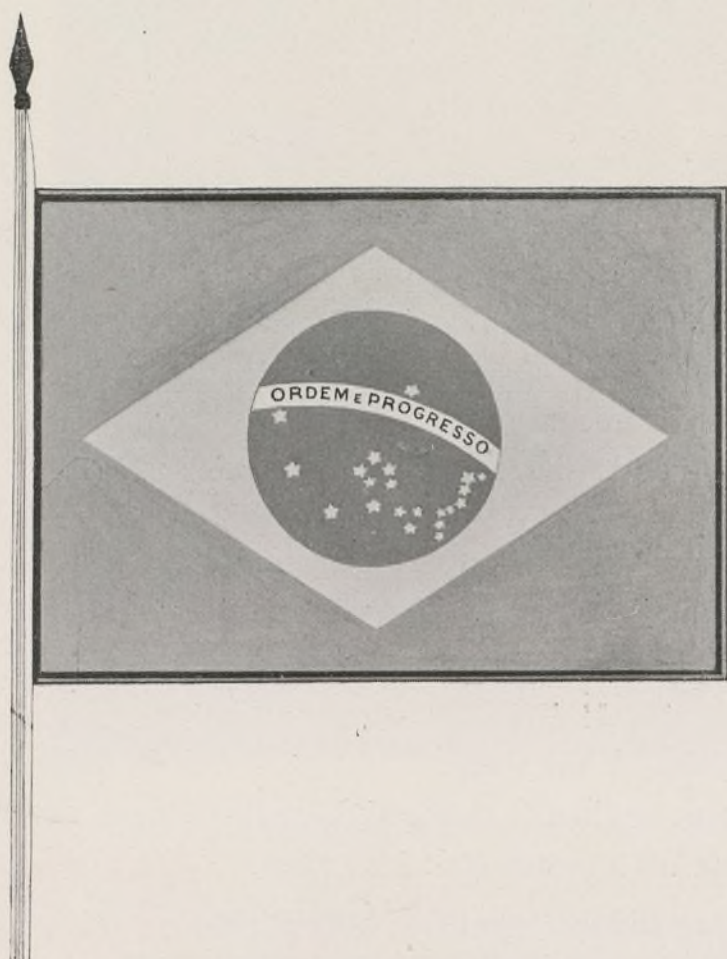
*
**

J'ai su depuis que Guillaume était devenu l'associé de la maison de blanc pour laquelle il voyageait alors. C'est un négociant notable qui fait de belles affaires.

Et vous comprenez pourquoi je ne peux pas dire son nom.

PIERRE VALDAGNE.





LA RÉPUBLIQUE DU BRÉSIL

Le 15 novembre 1907, il y aura dix-huit ans que la République du Brésil a été fondée; elle est désormais sortie de l'ère des débuts : son expansion intéresse au plus haut point l'ancien continent, et il n'est pas hors d'actualité, à la faveur de la date prochaine, d'étudier rapidement le rôle des hommes d'Etat qui ont été les premiers ouvriers de cette révolution pacifique.

*
**

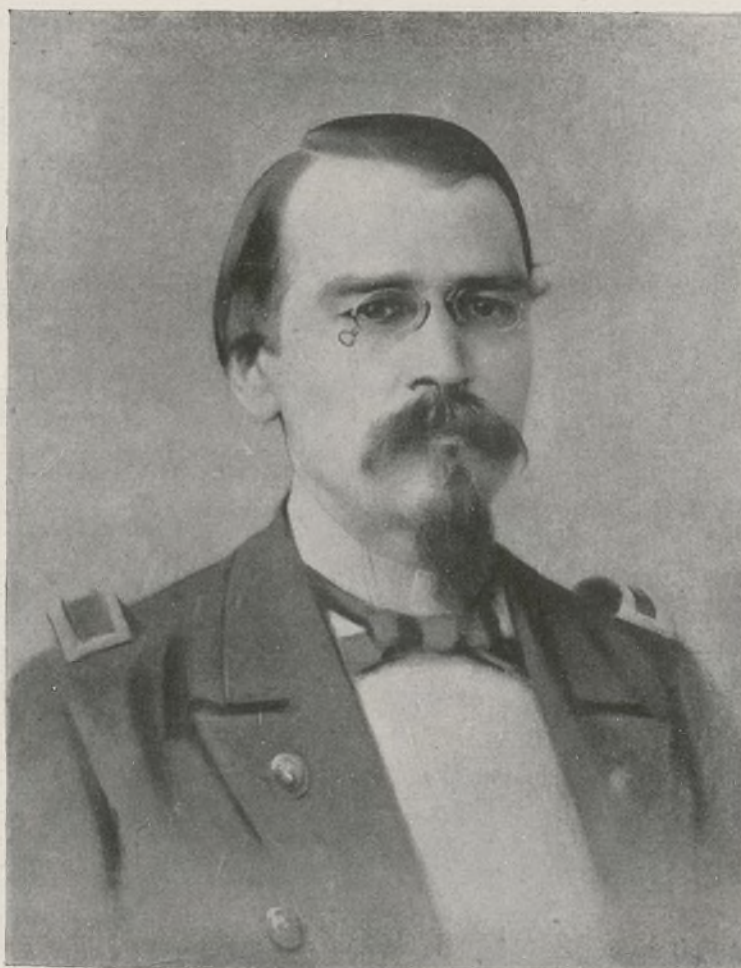
Suivant l'exemple donné par les colonies anglaises de l'Amérique du Nord en 1776, et par la Révolution française de 1789, le Brésil tenta de proclamer la république, à Minas-Geraes.

Quoique inspiré par Silva Xavier, le Tiradentes, martyr intrépide de ses idées, le mouvement républicain ne réussit point à cette époque. L'indépendance vainement réclamée au XVIII^e siècle ne fut obtenue qu'en 1822 sous la direction d'Andrada e Silva, et encore ne le fût-elle que sous la forme monarchique. C'est qu'en 1814 les esprits étaient tournés vers la restauration des Bourbons en France et vers les réformes libérales de la constitution en Espagne. C'est aussi que la famille royale portugaise séjournait à Rio au commencement du XIX^e siècle. Le Brésil put ainsi échapper au système républicain pour obéir aux influences monarchiques de l'Europe.

Toutefois, le pays garda toujours un profond sentiment républicain. Il l'a montré plusieurs fois, en 1824, notamment, et en 1835, à Pernambuco et à Rio-Grande do Sul. Déjà, lors de l'abdication de Pedro I en 1831, ce sont les conseils de modération d'Evaristo da Veiga qui sauvèrent le trône du jeune D. Pedro II. On peut considérer la période de la

régence, (1831-1840), comme un essai pratique du gouvernement populaire.

Le long règne de D. Pedro II a continué et consolidé les traditions libérales du peuple brésilien. Le mouvement des idées démocratiques ne cessa de s'accroître et D. Pedro lui-même se proclamait le premier républicain du Brésil. Cependant on n'osait point bouleverser le pays par un changement radical des institutions, l'expérience ayant appris que l'ordre est la condition essentielle du progrès. Mais deux institutions vieilles comme les siècles, allaient de pair au Brésil : l'esclavage, héritage des âges primitifs de l'humanité, et la monarchie constitu-



BENJAMIN-CONSTANT BOTHELO DE MAGALHÃES

tionnelle représentative, produit de l'évolution politique européenne. Il était pressant d'abolir l'esclavage, devenu intolérable au sentiment des classes éclairées, et cette révolution pacifique, ébranlant la société brésilienne dans sa masse, entraîna du même coup l'organe politique qui la comprimait. En effet, les classes les plus actives de la nation pensaient toujours à la République et proclamaient depuis longtemps la nécessité de l'établir. Elles sentaient qu'aucun moment n'était plus opportun pour éliminer une monarchie, qui sans doute avait maintenu l'intégrité nationale, mais étouffait tout développement, sous le filet de la centralisation à outrance. Une institution a beau rendre d'abord les plus grands services, il vient un temps où elle est surannée ou gênante. Le Brésil libéré de l'esclavage, a voulu connaître l'avantage des institutions républicaines, et en 1889, il a célébré d'une manière

éclatante le centenaire de la grande Révolution en proclamant la République Fédérale.

Le changement de forme était radical, le contraste fut énorme et profond. Dans ce vaste pays, qui est un vrai continent, la moindre réforme administrative dépendait de Rio de Janeiro,

siège du gouvernement. En vain avait-on tenté d'obtenir de la monarchie, quelque décentralisation administrative. La République du 15 Novembre 1889, accorda aux anciennes provinces des pouvoirs politiques très larges et la plus forte initiative adminis-



MARSHAL DEODORO DA FONSECA

trative et fiscale. Les circonscriptions politiques, organisées sous le nom d'Etat, au nombre de vingt, dans le pays, ont chacune le droit d'élire leur gouverneur et leurs Assemblées respectives, renouvelables tous les trois ou quatre ans. Ces Etats, dont les plus connus sont Sao Paulo, Minas, Bahia, Pernambuco, Para et Rio-Grande do Sul, légifèrent dans leurs assem-

blées sur l'instruction publique primaire, la police locale, les routes et la navigation fluviale à l'intérieur de leurs frontières, et ils ont naturellement la faculté de lever les impôts nécessaires aux services publics, : écoles, police, routes, etc. Aussi quelques-uns de ces Etats, tel celui de São Paulo, montrent-ils les progrès les plus grands, sous tous les aspects de l'activité sociale et de la vie matérielle. Déjà sous l'Empire le Brésil était un pays en pleine croissance. Après la proclamation de la République, son ascension a été encore plus rapide et remarquable. Outre les améliorations matérielles, qui sont considérables, on a entrepris des travaux exceptionnels pour l'assainissement des villes, notamment à Rio et à Santos, où le service hygiénique s'est élevé à un tel degré de perfection, que le Brésil vient de remporter le premier prix à la Conférence d'Hygiène de Berlin. Il a augmenté son commerce, ses revenus et son instruction avec le même élan. C'est un pays qui, très rapidement marche à une très grande prospérité, à une très haute civilisation.

*
**

Pour développer en détail le mouvement républicain de 1889, nous devons, avant tout, présenter à nos lecteurs la silhouette de M. Benjamin-Constant Botelho de Magalhaes, fondateur de la République.

Au commencement du siècle, les idées et les études du célèbre Benjamin-Constant de Rebecque, auteur du *Cours de Politique Constitutionnelle*, étaient fort connues au Brésil, alors tout occupé à organiser le régime monarchique parlementaire; même la constitution de 1824 s'inspirait en partie de ces idées. Cette influence du doctrinaire français explique que la famille Botelho de Magalhaes ait donné à son fils aîné le nom de Benjamin-Constant. En 1852, le jeune homme fut admis à l'école militaire de Rio, où l'enseignement des mathématiques était donné selon les méthodes supérieures d'Auguste Comte.

Pendant de longues années, Benjamin-Constant B. de Magalhaes enseigna les mathématiques dans plusieurs écoles de Rio, l'école militaire et l'école Polytechnique, où sa parole y fut d'autant plus féconde qu'il avait puisé chez Auguste Comte, en même

temps qu'une science vaste les plus hautes inspirations politiques et morales. Républicain, Benjamin-Constant B. de Magalhaes y suivit aussi la méthode la plus efficace pour propager les idées de son maître : sa vive intelligence et plus encore ses sentiments très élevés, imposèrent son influence personnelle et philosophique à ses nombreux élèves de toutes les classes de la société brésilienne.

Au moment de sa mort en 1891, Benjamin-Constant Botelho de Magalhaes a mérité, d'être proclamé par le Congrès National le fondateur de la République.

*
**

Le premier Président de la République du Brésil a été M. Déodoro da Fonseca.

L'élan du cœur, le noble courage patriotique, une bonté profonde, voilà les caractères dont il avait hérité de sa famille. Sa mère n'hésita pas, dans une crise internationale, à offrir au gouvernement cinq de ses enfants pour la défense du territoire. Deux d'entre eux moururent au champ d'honneur; les trois autres revinrent à leurs foyers avec des grades élevés, conquis dans une dure campagne.

L'un de ces survivants était Déodoro da Fonseca, désormais l'officier le plus prestigieux de l'armée brésilienne.

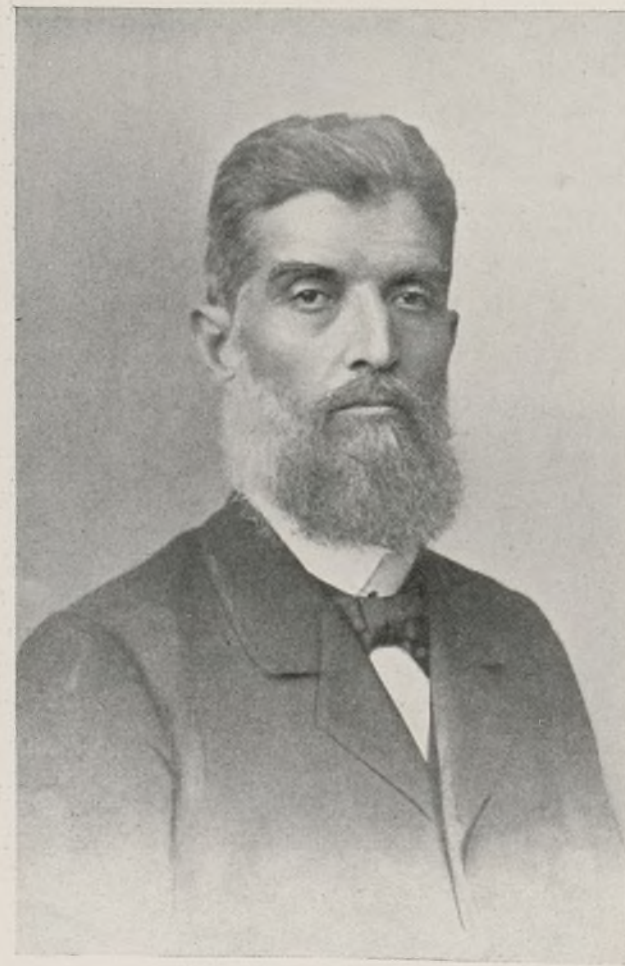
Dans tout le pays, les idées républicaines pénétraient de plus en plus les esprits. Des conseils municipaux républicains furent élus dans plusieurs provinces, surtout dans celles de *Sao-Paulo* et de *Rio-Grande-do-Sul*. Aux Chambres locales, au Congrès National à Rio-de-Janeiro, on députait des républicains. La partie la plus nombreuse de la jeunesse du pays était républicaine, et les élèves des écoles supérieures se préparaient à suivre leurs maîtres, dont le plus écouté était Benjamin-Constant.

Ainsi le pays marchait à grands pas vers cette forme nouvelle de gouvernement, qui depuis l'Indépendance des Etats-Unis et la Révolution française, faisait l'idéal de toute une partie de la population et répercutait le mouvement politique et social de l'Occident.

Bientôt, les esprits parvinrent à leur plus haut degré de tension, et il fallut se décider entre la Monarchie et la République. On n'avait aucune animosité contre la famille impériale; elle jouissait d'une grande estime et d'un profond respect. Mais pour toutes les questions politiques et religieuses, l'émancipation des esprits était très générale et très avancée. Les monarchistes les plus éminents, comme le baron de Cotegipe, avouaient eux mêmes que la République arrivait rapidement.

Devant cette tendance universelle pour la République, Déodoro da Fonseca sut éviter des conflits inutiles en mettant la force armée du côté des républicains.

Malade et âgé, Déodoro da Fonseca n'a guère survécu à la proclamation de la République.



PRUDENTE JOSÉ DE MORAES BARROS

Après avoir voté une Constitution républicaine très libérale et sanctionné les actes décisifs déjà promulgués par le gouvernement provisoire, entre autres la séparation des Eglises et de l'Etat,



MANOEL FERRAY DE CAMPOS SALLES

et le mariage civil, le premier Congrès Constituant, a élu Déodoro da Fonseca, président de la République. Peu de temps après il succombait.

*
**

Pour affirmer et compléter son organisation politique, le Brésil donna la seconde présidence de la République à M. Prudente de

Moraes, né dans la province de Saint-Paul. Celui-ci a su gagner partout des amis et des admirateurs, dans sa longue carrière politique et administrative. Conseiller municipal, député provincial, député au Congrès de Rio, gouverneur de l'Etat de Saint-Paul après la proclamation de la République, Président de l'Assemblée Constituante et, plus tard, du Sénat Fédéral, il est enfin devenu Président de la République. Toutes ces fonctions il les a exercées avec le respect le plus scrupuleux des droits de chacun. Son succès n'est pas moins dû à l'équilibre de ses facultés, qu'à son intelligence claire, à son caractère grave et sérieux, à ses sentiments nobles et dignes, dons naturels, qui cultivés pendant une vie longue et méthodique ont conduit Prudente de Moraes à la Présidence de la République.

Après avoir étudié le droit à la faculté de Sao Paulo, où il a laissé la réputation d'un étudiant travailleur et sérieux, il exerça pendant la monarchie plusieurs mandats électifs dans le parti républicain qui était organisé à Sao Paulo bien avant la chute de l'Empire. Invité par le gouvernement impérial à présider en 1879 à la province de Maranhao, il refusa, pour maintenir intacte sa réputation de républicain fidèle à ses idées.

Elu en 1882 député républicain de la province de Sao Paulo avec Campos Salles, M. Prado, R. Pestana, et M. de Piza, aujourd'hui ministre du Brésil à Paris, les services que rendirent alors ces représentants de l'opposition républicaine gagnèrent à leur nom l'estime et le respect du pays. Aussi, le jour de la proclamation de la République, Prudente de Moraes fut-il appelé à gouverner l'Etat de S. Paulo, qu'il a administré de façon à mériter l'éloge des adversaires les plus intransigeants. Président de l'Assemblée Constituante, il a révélé un tact supérieur au milieu des débats les plus subtils, et c'est à ses efforts qu'on doit la Constitution républicaine du Brésil. L'admiration et le respect de ses compatriotes l'ont élevé à la Présidence de la République en 1894.

Prudente de Moraes, qui avait longuement travaillé à l'avènement de la République, est devenu dans ces hautes fonctions, le pacificateur de son pays.

*
**

M. Campos Salles qui a remplacé Prudente de Moraes, a achevé de constituer le pays sous le régime républicain.

Sous l'Empire, M. Campos Salles avait été un des propagandistes les plus énergiques de l'idée républicaine. Orateur très éloquent, et doué d'une rare activité, il parcourut à Sao-Paulo

et à Rio tous les postes politiques soumis à l'élection populaire. Ayant contribué puissamment à la proclamation de la République, il fut appelé dans le gouvernement provisoire, avec le portefeuille de la Justice.

Après avoir exercé les fonctions de sénateur fédéral et de gouverneur de l'Etat de Sao-Paulo il fut en 1898 élu Président de la République. C'est dans ce poste qu'il a rendu à son pays des services inoubliables et qu'il a révélé ses grandes qualités d'homme d'Etat. Les finances du Brésil se trouvaient alors dans un état précaire à l'extrême, et qui exigeait pour être redressé, la plus rare énergie, la capacité la plus solide et la volonté la plus ferme. Par l'intermédiaire de la maison Rothschild, M. Campos Salles fit en Europe avec les créanciers du Brésil, un accord connu sous le nom de *Funding loan*, qu'aide par son ministre, M. Mur-tinho, il exécuta en toute ponctualité tout en relevant, avec éclat, le crédit du Brésil. M. Campos Salles a su maintenir l'ordre public dans le pays.

Pour compléter ces silhouettes d'hommes d'Etat brésiliens, il nous reste encore à présenter MM. Francisco Glycério et Bocayuva, deux éminentes personnalités qui, dans le développement de la République, ont apporté leur large et important concours.

*
**

Francisco Glycério joint à une belle intelligence une activité prodigieuse et la plus rare affectivité. Son talent éclairé a fait de lui un avocat remarquable. Comme organisateur du parti républicain à *São-Paulo*, à côté d'Americo Brasilieme, de Campos Salles et de Prudente de Moraes, il a été extraordinaire, et sa popularité n'était pas moins grande que son influence politique.

A veille de la révolution, il vint à Rio-de-Janeiro pour organiser le futur gouvernement fédéral. Avec un désintéressement qui l'honore il ne voulut prendre aucun portefeuille dans le gouvernement provisoire, où l'Etat de São-Paulo était déjà représenté par Campos Salles, ministre de la justice.

M. Glycério n'est entré que beaucoup plus tard au gouvernement. Il y a toujours exercé une influence conciliatrice. Aujourd'hui sénateur fédéral, il veille avec un soin jaloux au maintien de la République, dont il a préparé l'avènement avec tant d'ardeur et de conviction.

*
**

Talent fait de clarté; sentiments chevaleresques; parole et plume correctes et parfois éloquentes, voilà ce qu'on a remarqué chez M. Bocayuva, durant sa vie d'étudiant, d'orateur, de journaliste et d'homme politique. On connaît de sa jeunesse des traits nombreux de désintéressement, de noble fierté, et d'élévation de caractère. Il a fait une longue et belle carrière de journaliste, consacrée presque toute à la propagande des principes républicains, et de 1870, date de la proclamation de la République en France, jusqu'au 15 novembre 1889, date où elle fut proclamée au Brésil, on l'a vu constamment sur la brèche bataillant contre l'institution monarchique. Sa récompense fut d'être appelé au ministère des Affaires Etrangères dans le gouvernement provisoire du 15 novembre 1889.

M. Bocayuva a été l'un des membres les plus écoutés du premier gouvernement républicain. Longtemps sénateur fédéral



M. GLYCERIO



Reproduction interdite

Un coin du vieux Paris : LA COUR DE ROHAN
Peinture de G. HOUBROY.

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ



M. BOCAUYUA

sa pondération faite toujours d'expérience et de sagesse l'a rangé du côté de la justice.

C'est une belle figure d'intellectuel, de fin septuagénaire encore svelte et vigoureux.

*
**

M. Ruy Barbosa, vice-président du Sénat à Rio-de-Janeiro, a été une autre force qui a puissamment contribué à affirmer la victoire de la démocratie brésilienne. Publiciste éminent, jurisconsulte profond,

orateur d'une rare correction, il a exercé et il exerce encore l'influence la plus décisive sur les esprits et sur la politique de son pays. Il a travaillé sous l'Empire à l'abolition de l'esclavage et au développement de l'instruction publique. Son influence s'est encore exercée davantage depuis la proclamation de la République, où il a été membre, puis vice-président du gouvernement provisoire et, plus tard, sénateur au Congrès fédéral. L'un des auteurs de la constitution républicaine, il en est encore l'un des plus ardents défenseurs. Les mérites de M. Ruy

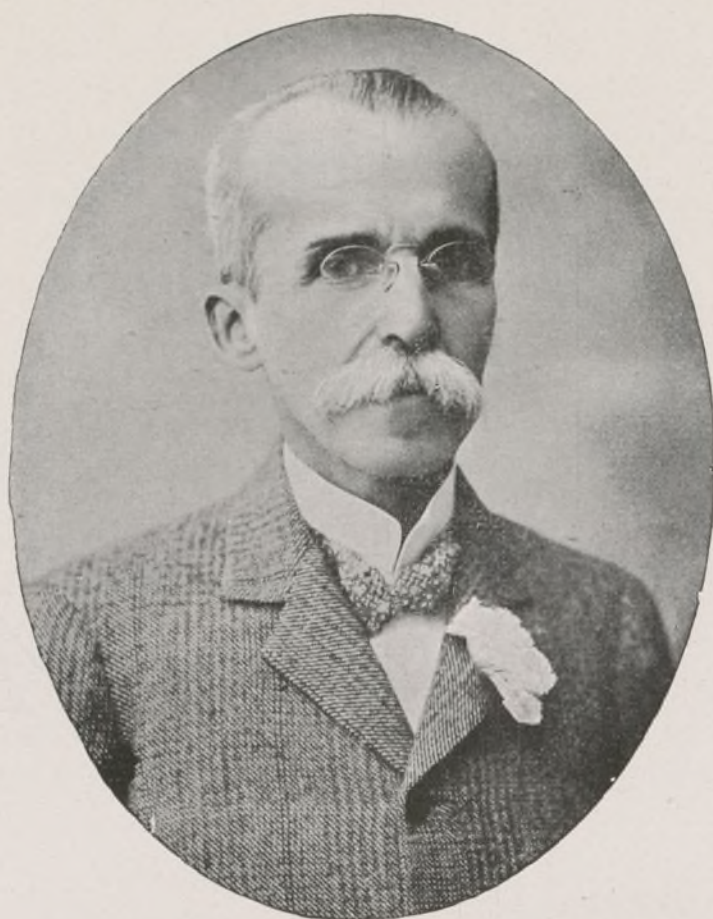
Barbosa s'enveloppent chez lui d'une modestie excessive. Courtois à l'extrême, doué d'une très haute intelligence, d'une vaste instruction générale, il fait grand honneur au Brésil.

M. Barbosa vient de remplir avec éclat le rôle d'Ambassadeur du Brésil à la Conférence de La Haye.

Il y a fait connaître la culture juridique, qui est très répandue

dans son pays et a montré que le Brésil possède le culte et la tradition du droit. En dehors de Teixeira de Freitas, Ribas, Lafayette Pereira et Bevilacqua, écrivains qui feraient honneur à n'importe quelle littérature, le Brésil a derrière lui une belle et noble histoire diplomatique en Europe où il a été l'arbitre des puissances dans les plus graves conflits internationaux, comme celui de l'« Alabama » entre l'Angleterre et les États-Unis.

EUGÉNIO GARZON.



M. RUY BARBOSA



LA FORLANI

NOUVELLE INÉDITE
DE M. MAURICE CHASSANG



onchalamment, avec une mollesse féline, avec l'aisance un peu majestueuse de son corps adorable, assoupli par l'art de la danse et la science des attitudes, la Forlani prit place sur le praticable représentant le char de la déesse Amphitrite. Il lui plaisait de se trouver là d'avance, dominant le théâtre, et d'y attendre, à l'écart de ce qui s'agitait en bas dans la pénombre, manœuvre des machinistes préparant son apparition triomphale, va et vient chuchotant de ses compagnes les ballerines costumées en Néréides.

Elle s'imposa l'habituel effort de tendre et replier plusieurs fois les articulations des jambes, pour s'assurer de leur élasticité; mais bientôt elle s'arrêta, en un spasme de langueur ou d'ennui. Alors, selon son jeu favori, du bout des doigts soulevant son collier de perles, elle l'amena jusqu'à sa bouche, et se mit à l'égrener entre ses dents, perles contre perles.....

Il eût été malaisé de déterminer ce que l'on vantait le plus à Florence, cette saison-là, la beauté de la Forlani ou la richesse de son collier de perles; peut-être la Forlani à cause du collier, peut-être le collier parce qu'il appartenait à la Forlani.

La danseuse était radieusement belle et étrangement jolie, glorifiée comme un vivant chef-d'œuvre, elle était l'objet d'une telle admiration qu'il n'y avait pas de réception en ville les soirs où elle devait paraître en scène, marquises et comtesses ne s'exposant point à la double contrariété d'être délaissées et de ne pouvoir contempler l'incomparable étoile.

Quant au collier de perles, d'une blancheur sidérale, d'un orient miraculeux, les connaisseurs le citaient entre les plus splendides qu'il y eût au monde; on prétendait même que l'impératrice Marie-Thérèse en avait été jalouse, au point de faire renvoyer la Forlani de l'Opéra de Vienne.

Du reste, quoi qu'il fallût croire de ces appréciations et légendes sur l'idole elle-même ou sur sa parure, un fait certain était que personne à Florence n'avait jamais vu la Forlani sans son collier, ni le collier sans la Forlani. Elle le portait au théâtre, elle le portait dans la vie, toujours; et nul de ses amants n'avait cherché à vaincre la froideur de sa chair passive, sans se meurtrir les lèvres au fameux collier, symbole de souveraine insensibilité.

L'enchanteresse au calme sourire inhumain ne témoignait d'attachement qu'à ses perles seules : sœurs d'élection, comme

elle singulières, attirantes, vouées à la parade, divinisées par l'éclat des lumières et le feu des regards, mais comme elle déconcertantes, en leur gloire d'objets rares, impassibles parmi l'universelle convoitise. Sœurs d'élection, elle aimait à les toucher, à les sentir présentes, en proie aux caresses de ses lèvres et aux morsures de ses dents, et elle ne leur en voulait pas de leur célébrité rivale, car elle avait bien conscience d'être la plus belle perle du collier.

On venait de commencer le second acte; il n'y avait donc pas à se préoccuper, pour le moment, de l'apparition d'Amphitrite et du ballet. Tout en se jouant machinalement de ses perles comme un enfant d'un hochet, la Forlani se pencha vers le châssis de toile peinte qui la cachait aux spectateurs, et par un trou de la toile se mit à inspecter la salle.

Du premier coup d'œil elle reconnut ses plus zélés adulateurs : D'abord Andrea Rufo, pour qui elle avait eu un caprice à cause de certain duel où il s'était révélé escrimeur admirable;



ILLUSTRATIONS DE
M. LUCIEN MÉTIVET

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE



ensuite La Châtaigneraie, un Français, diplomate influent qui avait conquis ses faveurs en promettant de la faire engager à Paris; plus loin Ercole Sizenna, poète dont elle rémunérât logiquement, de quelques baisers, les sonnets enthousiastes; puis le marquis San Jorio, l'amant et protecteur en titre, de qui elle tenait un palais magnifique, proche l'Annunziata; et le beau Castelleone qu'elle avait ravi à la duchesse d'Ascona, par gageure; et le fastidieux Varignani, soupirant tenace à qui elle avait cédé, de guerre lasse; et, au fond du parterre, Molinazzo le petit étudiant dont elle s'était amusée pendant une quinzaine; et d'autres encore, à qui elle avait appartenu, elle ne savait pour quoi.

Les hommes, coiffés et poudrés à la mode, portaient jabots de dentelle ou rabats de broderie sur leurs habits de couleurs chatoyantes, dont les passementeries d'or et d'argent étincelaient à la clarté des lustres. Mais surtout scintillaient gemmes et joailleries dans les chevelures et sur les épaules nacrées des élégantes, car toute l'aristocratie féminine était réunie au théâtre, et l'on étalait les plus somptueux atours pour voir danser la beauté sans égale, cette Forlani qui était le point de mire de toutes toutes les curiosités et de bien des haines.

Tel un chef d'armée dénombre ses corps de troupe avant la bataille, elle passa en revue les loges des abonnés, vérifiant si chacun était à son poste. Que de monde! l'élite et la masse, le public des grands galas! Une fois de plus elle allait exciter cette frénésie d'acclamations qui flattait malgré tout son orgueil de blasée.

Une longue vocalise de la première chanteuse fut goûtée de quelques dilettantes : on applaudit avec condescendance... Au même instant la Forlani distingua, sur la droite, une loge inoccupée. Et aussitôt de se rappeler que la loge appartenait à Stefano Crivelli, cet amoureux par trop bizarre dont elle s'était débarrassée, hier, dans un mouvement d'impatience.

Stefano Crivelli était l'enfant gâté d'un riche armateur de Gênes. De passage à Florence au début de la saison, il avait perdu la volonté d'en repartir, pour avoir une fois contemplé l'éblouissante ballerine. S'étant rendu titulaire de l'une des meilleures loges, il s'y faisait remarquer, spectateur invariablement solitaire, attentif aux moindres gestes de la Forlani, mais qui n'osait se risquer sur scène pendant l'entr'acte pour se faire présenter à l'ensorceleuse. Deux mois durait cet envoûtement de l'idée fixe, cet esclavage de la timidité, jusqu'à ce qu'une hardiesse de désespéré l'amenât à guetter l'artiste au sortir d'une répétition : brusquement, en pleine rue, il lui adressait la parole, balbutiait des mensonges maladroits pour justifier sa démarche, ensuite se démentait, s'excusait, enfin hasardait l'aveu d'une passion naïve et insensée, à la fois trop tremblante et un peu troublante.

Interdite, presque décontenancée par cette déclaration si différente des autres, elle affectait d'en rire; et cette parade de coquetterie augmentait encore son prestige vis à vis du jeune homme. Il s'était juré d'appriivoiser cette divinité fantasque, et

ne parvenant pas à l'attendrir par sa constance, avait tenté de la séduire par l'offre d'un joyau unique, un diamant plus précieux que le collier tout entier. Elle avait dédaigné son présent. C'est ainsi que poussé à bout, hier il était venu s'humilier devant elle : il donnerait toute sa fortune, il donnerait son nom, oui, il épouserait cette femme avec joie, pour échapper à la souffrance d'être privé d'elle!... Comme elle hochait la tête sans répondre, une lueur de moquerie en ses prunelles énigmatiques, il s'était affolé, il avait demandé pitié, il s'était montré veule, abattu, misérable, — répétant « J'en mourrai!

j'en mourrai! » d'une voix gémissante, et avec des sanglots si profonds, si profonds!... Mais quoi! devait-elle s'émouvoir d'un sentiment qu'elle n'avait point volontairement provoqué, allait-elle céder aux pleurs d'un enfant? Non, pas de défaillance : la beauté doit être forte et inflexible! que le sacrifice soit de vain encens ou de chair pantelante, l'idole demeure immuablement idole! Stefano Crivelli, humble et faible, était moins qu'un homme; la Forlani se croyait plus qu'un être humain : une chose rare et glorieuse, une perle incomparable! Elle s'était refusée, elle avait chassé l'importun, malgré cette supplication de deux grands yeux sombres dont le souvenir, à présent, la poursuivait.

Donc aujourd'hui, la loge restait vide? Sentimental jusqu'à la bouderie, cet adorateur se privait de l'apparition d'Amphitrite? Tant pis! un autre soir, il reviendrait.

D'un mouvement machinal, la Forlani continuait d'égrèner entre ses dents les perles de son collier, indolentes complices de tant de baisers perdus!

Les chœurs entonnèrent l'invocation à la reine des flots changeants : les machinistes firent glisser le chassis de toile, et la déesse fut enfin livrée aux regards des spectateurs.

*
**

Le rideau retombé sur le dernier rappel, à la fin du ballet,





la Forlani très énervée se déroba aux hommages de ses courtisans accourus sur le théâtre. Pour personne ne s'atténua l'insolence de son sourire figé; aucun madrigal ne put rasséréner son front blême où la contraction des sourcils dessinait un indéchiffrable hiéroglyphe. Mais nul n'en témoigna d'étonnement : dès longtemps on s'était habitué à ses rigueurs, à ses bizarreries de jolie femme.

Elle gagna l'élégante cellule aux senteurs de fards et de cosmétiques, où tout à l'heure elle avait revêtu la tunique d'Amphitrite; elle s'enferma et se hâta d'abandonner ce pompeux attirail. Il fut impossible, cependant, de refuser la porte à Santara, le compositeur dont elle venait d'être l'interprète, et à Martinello, le médecin du théâtre.

— Merveilleuse! éblouissante! sublime! — criait Santara. — Jamais on n'a dansé de la sorte! Jamais on n'a réalisé beauté pareille! Quel succès! quelles ovations! quels transports! quel délire!... Et quelle assistance! Si vous aviez observé, du parterre jusqu'en haut, l'entassement de cette foule!...

— J'ai vu, — interrompit-elle sèchement. — Il y avait des loges vides.

— Des loges? Non pas : une seule, celle de Stefano Crivelli. Naturellement, le malheureux!...

Et, avec un air de soudaine commisération, Santara sembla invoquer le témoignage de Martinello.

Le buste à demi tourné, la Forlani tendait un bras vers le docteur. D'un regard impérieux elle interrogea.

Martinello lui saisit délicatement le poignet, pour compter les battements du poulx en même temps qu'il effleurait des lèvres le revers de la main d'albâtre :

— Oui, malheureux Crivelli! — soupira-t-il. — Quand on m'a amené près de lui, hier au soir, il respirait encore; je l'ai vu se redresser d'un effort suprême, j'ai reconnu qu'il articulait les syllabes de votre nom, Forlani,... et il expira entre mes mains.

Elle eut un haut-le-corps et retira son poignet retenu par les doigts du médecin.

— Comment! l'on ne vous avait rien dit? — continua Martinello. — Mais il n'est bruit que de cela dans Florence : nul n'ignore que Stefano Crivelli s'est suicidé de désespoir, parce que la Forlani l'avait repoussé! On ne vous en a, d'ailleurs, que plus applaudie ce soir; n'est-ce pas, marquis?

Le marquis San Jorio venait d'entrer. Plié en deux par une salutation obséquieuse, Santara lui dit :

— Ce tragique événement vous donne une preuve de la fidélité de notre déesse.

— Je ne connaissais pas ce Crivelli, — répondit San Jorio. — Un Gênois, m'a-t-on dit, d'une bonne famille. Quel âge, Martinello?

— Tout jeune : vingt-deux à vingt-trois ans.

Le marquis s'appuya contre la glace où la danseuse feignait de se mirer. Leurs regards se croisèrent et s'évitèrent aussitôt. Il y eut un silence.

— Quelle tristesse! — conclut le marquis d'une voix émue.

La Forlani, pensive, s'attardait à enlever un peu de rouge qui lui était resté près des tempes. Enfin elle laissa échapper ces mots, inconsciemment presque, comme en rêve :

— Si j'avais su!...

Mais réveillée par le son de sa propre voix, elle reprit conscience d'elle-même : vite, elle repoussa sa chaise, alla décrocher un manteau dont elle s'enveloppa toute, ébaucha un geste d'adieu à l'intention de ses familiers, compositeur et médecin, et, de son air le plus indifférent :

— Vous me reconduisez, marquis?

En voiture le marquis essaya de plusieurs sujets de conversation sans pouvoir rompre la muette inertie de sa maîtresse : de nouveau s'établit le silence, avec son malaise.

On arriva devant le palais : la Forlani, que son amant cherchait à attirer dans ses bras, se défendit et se dégagea de l'étreinte :

— Merci de m'avoir accompagnée,... et bonsoir!

— Vous me renvoyez?

— N'insistez pas. Quittez-moi, à présent; je vous en supplie!

— Permettez au moins que je vous mène jusqu'à votre appartement.

Elle ne voulut rien entendre :

— Laissez, vous dis-je! Adieu.

Elle sauta à bas du carrosse et s'enfuit précipitamment.

San Jorio se fit déposer au seuil d'une maison de jeu : quatre ou cinq coups de hasard suffiraient bien à changer le cours de ses pensées.

Or, la partie lui parut insignifiante, monotone, et malgré lui, il écouta la chronique qui se chuchotait derrière les joueurs.





On parlait de la beauté à la mode, et de la passion fatale de Stefano Crivelli :

— Dédaigner un amoureux millionnaire! est-ce un caprice de cruauté, ou, peut-être, un accès d'indépendance?

— Qui sait? Il y a tant d'imprévu, avec les femmes!... Supposez qu'elle soit amoureuse, amoureuse d'un autre!...

— De qui? Rufo? Castelleone? Un nouveau?

— Mystère de l'alcôve. Quels baisers recevra, cette nuit, le célèbre collier de perles?...

San Jorio se contraignit à jouer de plus en plus gros jeu, pour se donner cette ivresse autour de lui répandue, l'ivresse de gagner, l'ivresse même de perdre. Entêtement inutile; il se lassa de banales alternatives de chance et malechance qui le laissaient toujours au même point.

Peu à peu les salons se vidèrent; les joueurs furent moins nombreux à l'entour des tables. Alors, il se leva, se résigna à sortir, et partit à pied, au hasard des rues.

Un instinct le ramena vers l'Annunziata, jusqu'à la demeure de la Forlani. Arrêté dans l'ombre d'un palais, car la lune éclairait une partie de la rue, il regarda les fenêtres de sa maîtresse et crut distinguer une lueur dans la chambre... Mais il eut honte de se surprendre en flagrant délit de jalousie : la danseuse était un objet de luxe, pour lequel il aurait à la rigueur sacrifié son Raphaël, ses deux Botticelli, même son Masaccio, la merveille de sa galerie, — point cependant sa tranquillité. Il fallait maîtriser ses nerfs, oublier cette soirée de trouble, aller dormir.

Sur le point de s'éloigner, il eut subitement la sensation qu'une forme humaine s'avancait de son côté, dans la pénombre. Il porta la main à son épée et se serra contre une muraille.

L'inconnu ne sembla pas soupçonner sa présence, mais continua de s'approcher, et, pour le

dépasser, le frôla, de sorte que le marquis eut le temps d'entrevoir ses traits, avec une étrange netteté de perception. C'était un tout jeune homme, au long visage pâle, aux grands yeux timides et souffrants. Visage déjà aperçu peut-être, mais où et à quelle occasion? Souvenir confus, retenu dans les limbes de la mémoire, faute du nom qui l'eût classé...

La jalousie réprimée naguère s'affermir d'un nouveau grief : si ce jeune homme se rendait chez la Forlani! si la lueur remarquée au vitrage était l'indice d'une attente!...

S'élançant à la poursuite du passant :

— Eh! le coureur d'aventures, — cria le marquis, — pas si vite! On veut savoir qui vous êtes!

Sans s'émouvoir, l'homme fit un détour, comme pour éviter la clarté de la lune, et se dirigea vers la demeure de la danseuse.

— Holà! qu'on me réponde, ou je barre la route!... Tu fuis, misérable? Prends garde!

Le marquis voulut le rejoindre, le frapper du plat de son épée, l'atteindre d'un coup de pointe,... et se jeta contre le bois de la porte. L'inconnu lui avait échappé.

Par tous les quartiers de Florence, à travers l'obscurité des ruelles étroites ou la clarté froide des grandes places entourées de clochers, de dômes aux silhouettes monstrueuses, San Jorio alla et vint jusqu'au lever du jour, malgré lui toujours ramené devant ce palais acheté pour une ballerine, et malgré lui toujours dominé par un sentiment d'inquiétude et de jalousie.

Enfin la ville grise peu à peu se réveilla. Des fenêtres s'ouvrirent, les façades sombres des maisons prirent un aspect vivant, des habitants se montrèrent sur leur seuil, vaquèrent à leurs menues occupations; sur les chaussées se répandit, s'agita le peuple des humbles, fourmilière en quête de pâture.

La vue d'un seigneur vêtu de velours et de soie, se promenant solitaire à cette heure matinale, intriguait bien des gens. Une jeune fille passa à côté de lui, l'examina d'un air narquois, et se retourna plusieurs fois avec des rires. Il eut de la peine à se défaire d'une mendiante, qui s'attachait à ses pas, l'assommait de jérémiades et ensuite de remerciements, de bénédictions sans fin. Il se sentait désigné à l'attention, il était gêné, dépaycé, malheureux, il en éprouvait comme un vertige. N'y tenant plus, il se décida à frapper chez la Forlani.

La porte fut lente à s'ouvrir. Mais le laquais s'empressa dès qu'il eut reconnu le marquis. Il l'accompagna au premier étage, donna du jour dans le boudoir et demanda s'il fallait appeler la fille de chambre et faire éveiller la maîtresse.

— Inutile. J'attendrai.

Une fois seul, le marquis eut la faiblesse, la lâcheté d'écouter un instant à la porte de la chambre. Et puis, se jetant sur un sofa, il prit sa tête entre ses mains, comme pour empêcher le bouillonnement de ses pensées : Ce bruit de soupirs ou de



sanglots, ce halètement qu'il avait cru entendre, était sans doute une fiction de ses nerfs, surexcités par les heures d'insomnie!

Brisé de fatigue, prostré, désespéré, vaincu, il avait encore des sursauts d'halluciné, en retrouvant au fond de sa conscience l'image du rival présumé, entrevu dans la nuit. Si cet homme était dans la maison, il n'en sortirait qu'en passant par ici; alors on verrait!...

Torture des secondes, accablement des minutes, cruelle indolence du temps qui passe, creusant son interminable sillon de tristesse!... Au dehors, le calme de la vie quotidienne, presque le silence, avec de rares éclats de voix dans le vide de l'espace, ou parfois, d'une église à l'autre, de clairs dialogues de cloches; au dedans l'incertitude angoissante dans un vertige d'amers pressentiments.

O fascination de cette porte close, qu'il suffirait d'ébranler résolument pour rompre l'abominable anxiété! En finir, apprendre si la Forlani était seule, savoir d'où provenait ce continuel gémissement, savoir pourquoi ce souffle étranglé, qui s'élevait comme un râle!

A la longue, San Jorio perdit patience. D'ordinaire sa maîtresse s'éveillait plus tôt que cela! Assez d'hésitations; au risque de la mettre en courroux, il appellerait un domestique et la ferait avertir de sa présence.

Mais une rumeur au lointain se produisit, qui retint son attention. C'était comme une arrivée de meute, des clameurs déchirantes, des plaintes aiguës, prolongées, d'une exaltation croissante, sur un rythme de pas lourds, qui s'approchaient, se précisaient. Cela grandissait et se confondait en une vaste et saisissante lamentation; un ouragan de douleur faisait vibrer l'espace, montait contre les murs, semblait venir assiéger la demeure. En même temps redoublait, dans la chambre prochaine, le halètement sinistre: à ce chœur lugubre il répon-

dait en hoquets d'agonie, cris d'épouvante, appels de désespoir, hurlements forcenés.

San Jorio enfonça la porte.

La Forlani était sur son lit, seule, les yeux hagards, la gorge secouée d'horribles suffocations. Un flambeau qui achevait de se consumer jetait des reflets livides sur sa pâleur de fièvre; les mains exsangues tâtonnaient sur les draps bouleversés; sa mâchoire tremblante formait un rictus effroyable... Le marquis courut à la fenêtre, repoussa les tentures, écarta un vantail, — et demeura frappé de stupeur:

Dans la rue passait un cortège funèbre, rapide et désordonné, sans pompe religieuse ni liturgiques psalmodies: une horde de miséreux évidemment attirés par la promesse d'une aumône, et de pleureuses à gages dont les voix se heurtaient, se mêlaient avec un fracas de tempête. De cette foule hideuse se détachait le mort, porté sur les épaules de ses serviteurs. Couché dans son cercueil ouvert, les mains étendues en croix sur la poitrine, la tête soutenue d'un coussin de velours rouge, il passa tout près, comme soulevé par des vagues rugissantes. Et ce visage long et blême, gardant l'empreinte d'une détresse infinie, San Jorio le reconnut; et sous les paupières fermées pour toujours il devina les grands yeux timides et souffrants qu'il avait entrevus cette nuit. Cet étranger à qui l'on prodiguait des pleurs de commande, ce cadavre qu'on emportait à la hâte, le matin, sans une prière, c'était le suicidé, renégat de la vie, martyr de son rêve d'amour...

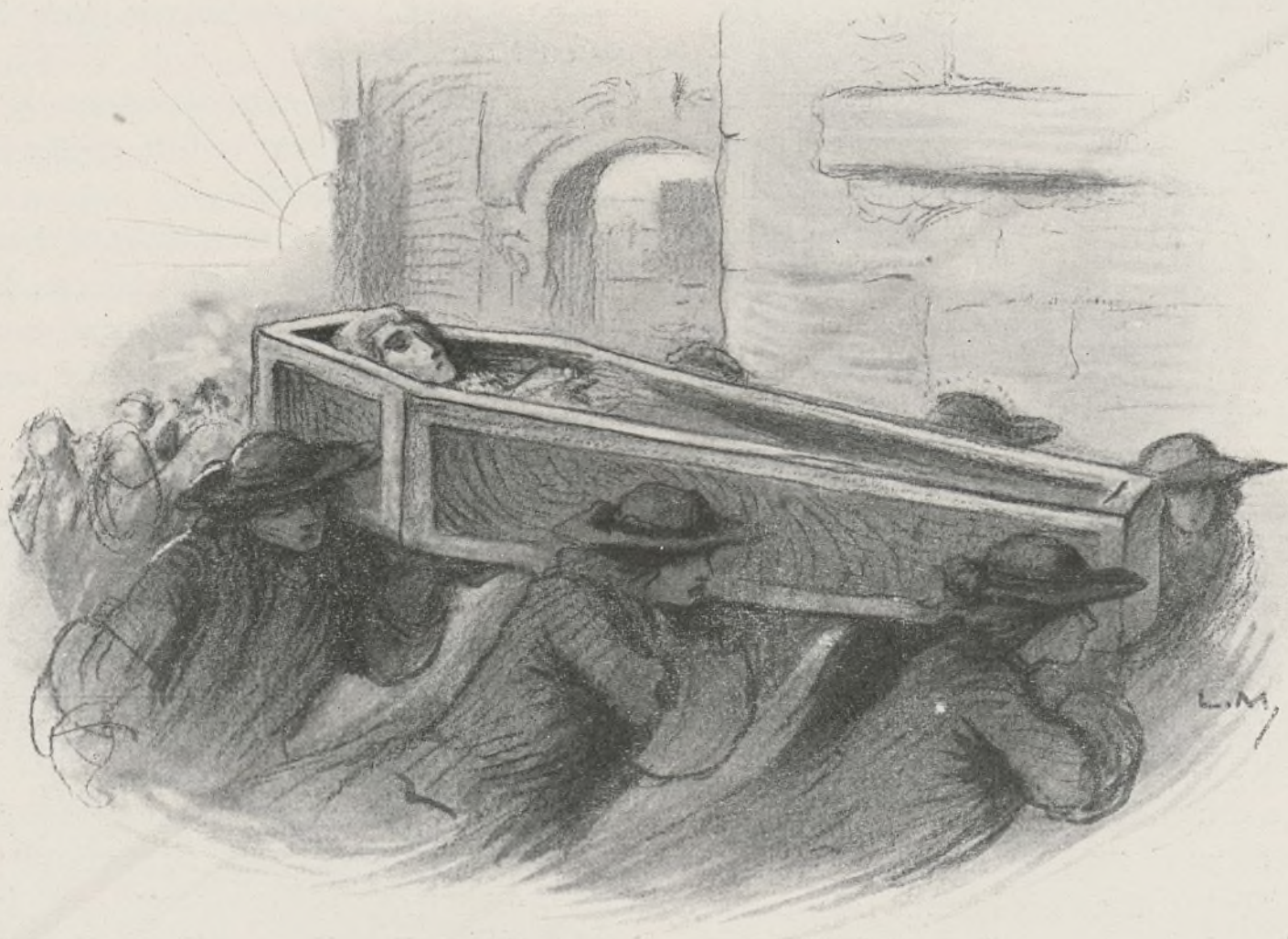
Au fond de la chambre le nom fut prononcé, d'une voix qui se brisait: — Stefano!

Le marquis se retourna, s'élança au secours de la Forlani.

Penché sur elle, ses yeux rencontrèrent par hasard le collier de perles, ce collier toujours si froid sous les baisers, symbole d'invincible insensibilité.

Toutes les perles étaient mortes.

MAURICE CHASSANG.



son admiration. C'était à la Comtesse Valentine de Sellon que le grand poète s'adressait, rendant par là un juste tribut d'encouragement à l'une de ces femmes remarquables de notre époque, dont la pléiade fait la gloire du dix-neuvième siècle.

La connaît-on bien ?

Oui, les délicats de l'art, tous les philanthropes qui plaident la suppression de la guerre et l'abolition de la peine de mort savent son nom.

Née sur les bords ensoleillés du lac Léman, cette contrée inspiratrice de grandes pensées, M^{lle} de Sellon puisa dans la poussière dorée qui scintille sur les pampres des côtes ce suc délicat qui plus tard coulera de sa plume et de son cœur.

Son éducation fut forte et virile. Son père, le comte Jean-Jacques de Sellon, était une de ces natures profondes à l'esprit large et fécond qui n'ont en vue que le bien de l'humanité. A lui revient l'honneur d'avoir mis en lumière « l'inviolabilité de la vie humaine » ! Le rôle qu'il joua dans le monde fut considérable et son influence moralisatrice s'étendit au loin, par dessus les montagnes et les cours d'eau. Suisse de naissance et de patrie, de nombreux liens de parenté rattachaient M. de Sellon aux plus notables familles de France et d'Italie ; son aïeul, Jean-Jacques de Sellon, patricien genevois, représenta la Confédération Suisse auprès de Louis XIV. Lui-même reçut de Napoléon I^{er} le titre de Chambellan. Les traités de M. de Sellon sont trop répandus pour que nous ayons à les analyser ici : il fut surtout un philanthrope de bon aloi et un grand pacificateur.

L'enfance de M^{lle} de Sellon s'écoula auprès de son père, à la *Fenêtré*, près Genève, ou bien sous les ombrages séculaires du beau parc d'Allaman, ce même château qui fut une résidence d'exil aux Bonaparte. En 1814 Joseph y séjourna longtemps et y reçut l'Impératrice Marie-Louise, à l'occasion de son voyage d'Autriche à Aix-les-Bains. Près d'un demi-siècle plus tard le prince Napoléon connut également l'hospitalité de la famille de Sellon. Très jeune encore, Valentine prit part aux travaux de son père et lui servait de secrétaire. Elle n'oublia jamais les nobles préceptes qui furent son premier enseignement moral, et son rôle est surtout celui de fidèle continuatrice.

A la *Réverie*, dépendance du domaine familial, cadre grandiose mais austère, son génie prit la teinte mélancolique qui convient du reste au sujet qu'elle traite. Son cœur semble répandre, sur ses œuvres de poète et d'écrivain, une tristesse douce qui touché d'autant plus qu'elle a pour origine, non pas un souci égoïste, mais un amour sincère de l'humanité, et une vive sympathie pour les malheureux de ce monde. Dans ses écrits elle a mis toute son âme ; on y retrouve ses nobles aspirations. L'art de bien dire lui est naturel ; comme sa cousine M^{me} de Gasparin, auteur des *Horizons Célestes*, Valentine de Sellon possède le don de la forme, et cette éloquence native qui s'impose au public. Il est aisé de constater dans ses idées l'influence du Comte de Cavour. On sait qu'elle fut sur le point d'épouser le célèbre régénérateur de l'Italie. Le roman ne fut qu'ébauché, et M^{lle} de Sellon consacra dès lors sa vie à la défense de la justice et de la paix ; renonçant volontairement à tous les triomphes, à toutes les douceurs que sa haute position de famille et ses brillants avantages lui offraient.

Parmi les œuvres littéraires de M^{lle} de Sellon un volume de gracieuse philosophie, couronné par l'Académie Française : *Feuilles Eparses*, nous promène dans la Suisse romande et nous montre les hommes et les choses à des points de vue inconnus pour nous. Il y a de l'élan et des enthousiasmes dans ces pages ! Quand elle parle de son père, on y trouve de touchants accents de simplicité.

« Mes idées, disait le Comte de Sellon, commenceront par circuler en omnibus ; elles finiront par monter dans les carrosses des rois. » Elles y montèrent en Italie. A Rome, Valentine de Sellon fut reçue en audience particulière par la reine Marguerite. La gracieuse

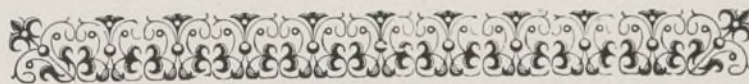
souveraine lui demanda de répéter en entier son *Chant National*, dédié aux gloires de l'Italie, et lui adressa de flatteuses félicitations. Depuis, les idées de confraternité ont marché. N'ont-elles pas inspiré au tsar Nicolas II l'initiative de la Conférence de La Haye, les propositions de désarmement général et d'arbitrage entre les nations ? M^{lle} de Sellon suivit ces débats avec un intérêt ému, et sa plume ne resta pas oisive ; elle eut à cette époque une correspondance suivie avec M. Frédéric Passy, apôtre de la paix universelle. Précédemment elle avait pris part à différents congrès de la paix à Paris, où en 1878 sa parole fut très écoutée. Elle sut trouver des arguments nouveaux en faveur de sa thèse, aux délicats sentiments unir une mâle vigueur.

M^{lle} de Sellon écrivit encore *La peine de mort au XIX^e siècle*, éloquent plaidoyer sur une question qui divise les esprits les plus éclairés d'entre les philosophes et les jurisconsultes. L'abolition de la peine de mort se perçoit par le sentiment avant de s'imposer à l'intelligence, et il n'y a pas de plume plus propre que celle d'une femme à faire passer cette vérité de la conscience dans le domaine du droit.

Valentine de Sellon ne s'écarta jamais de sa pensée unique : le bien social, le bien moral, voilà la douce mesure qui met à l'unisson les accents de sa lyre.

Je me suis laissé dire que les années n'avaient rien changé en elle, que, jusqu'à son dernier jour — elle est morte il y a trois ans — elle continua son œuvre, soit à la *Réverie*, soit en hiver sous les chauds rayons de Cannes. Assise dans son grand fauteuil, les pieds au soleil, près des massifs en fleurs je la voyais parfois sourire. C'est une réminiscence que les parfums odorants de cette douce nature du midi faisaient naître. « On aime à garder des roses effeuillées, des violettes desséchées, des bouquets fanés. Ce n'est plus le présent, il semble que l'on fasse revivre le passé, l'âme s'absorbe dans la contemplation de ces pieuses reliques. » Elle revoyait sans doute les années de jeunesse, de fêtes, de succès de tous genres ; elle revivait tout son bonheur, et parmi ses joies d'autrefois non la moindre, celle qu'elle éprouva quand l'Académie française couronna ses vers.

L. de FISCHER.



Les Livres

L'AFFAIRE MAUBREUIL, PAR FRÉDÉRIC MASSON. (Ollendorff, édit.). ♦♦♦♦ LA CONNAISSANCE DE L'EST, PAR PAUL CLAUDEL. (Mercure de France, édit.). ♦♦♦♦ L'ART POÉTIQUE, PAR PAUL CLAUDEL, (Mercure de France, édit.). ♦♦♦♦ DU MARIAGE, PAR LÉON BLUM, (Ollendorff, édit.). ♦♦♦♦ L'EMPIRE LIBÉRAL, tomes X, XI, XII, PAR EMILE OLLIVIER, (Garnier, édit.). ♦♦♦♦ LES AMOURS ET AUTRES POÈMES DE JOELLE, édités par AD. VAN BÈVER, (Sansot, édit.). ♦♦♦♦ DANS LE GOLFE DE SIAM, PAR PIERRE REY, (Plon, édit.). ♦♦♦♦ LE MACHIAVELISME, tome I, PAR CHARLES BENOIST, (Plon, édit.). ♦♦♦♦ LES HEURES LIBRES, PAR PIERRE PIC, (Steinheil, édit.). ♦♦♦♦

Elle est bien ténébreuse, cette affaire Maubreuil que raconte M. Frédéric Masson. Le 21 avril 1814, la reine de Westphalie, qui se rendait hors de France, est arrêtée, près de Fossard, sur la grande route, et dépouillée de son or et de ses diamants. Brigandage sans doute ? Non, l'opération est menée par le marquis de Maubreuil, qui prétend agir au nom du roi. La victime de l'attentat proteste auprès des alliés. Une instruction est ouverte ; la reine de Westphalie recouvre ses diamants, dont une partie est miraculeusement repêchée dans la Seine, et son or ; sauf quatre-vingt mille francs qui ont disparu. Maubreuil est arrêté : il invoque les ordres reçus. Le procès s'éternise ; il est

condamné, mais sans que jamais la lumière ait été faite, sans qu'il ait été jamais établi avec certitude que l'accusé ne fut pas lui aussi, dans une certaine mesure, victime de l'attentat.

Ce n'est pas un être banal que cet aventurier. Capable de tout, dénué de scrupules, il est utilisé pour toutes les besognes hardies, intermédiaire désigné, quand il s'agit de monter un coup, de négocier une trahison. C'est lui qui, à l'entrée des alliés, organise l'enthousiasme et parade avec la jeunesse dorée, la croix de la Légion d'honneur attachée à la queue de son cheval. Quand il est question d'assassiner Napoléon, c'est à lui qu'on s'adresse. On le retrouve encore dans une affaire de vivres qui finit mal ; enfin il se charge du coup de main de Fossard qui, sans la réclamation des alliés, eût été fort lucrative. Il meurt en 1866, après être, à maintes reprises, sorti de l'obscurité et avoir crié sa rancune aux hommes qui avaient exploité son audace, et dont il avait la naïveté d'implorer le témoignage.

M. Masson a instruit l'affaire Maubreuil avec sa patience habituelle. Je ne dirai pas qu'il soit toujours impartial. Cette affaire représente, à ses yeux, le régime même de la Restauration. Or, quand un historien généralise ainsi un fait isolé pour juger une époque, qui, d'ailleurs, lui est antipathique, il y a des chances pour qu'il n'observe pas une stricte justice. Dans le cas présent, je crois bien que M. F. Masson a vu clair, mais son livre a parfois une allure de réquisitoire qui invite à la prudence et conseille les réserves. Dans sa longue étude de l'épopée napoléonienne, M. F. Masson a contracté des habitudes héroïques. Il fonce sur l'adversaire, il le charge avec une fougue que la vieille garde elle-même eût admirée. C'est un des charmes de son talent ; ses personnages vivent ; son récit emballe. Mais il rend si bien les passions des contemporains, que l'on se demande parfois s'il ne lui arrive pas de les partager. Peu importe, dira-t-on, pourvu qu'il amuse et qu'on lise ses livres comme des romans. L'histoire impartiale ou prétendue impartiale, protestera peut-être ; mais le lecteur, que M. Frédéric Masson enchante, lui donnera raison ; — n'est-ce pas le plus intéressant ?

* *

Sous le titre un peu énigmatique de *Connaissance de l'Est*, M. Paul Claudel a réuni les impressions d'un voyage en Orient : visions rapides, soigneusement, parfois précieusement notées, confidences d'un moi très délicat, très sensible, très endolori, qui répugne aux platitudes et aux banalités de la vie. Ces pages certes ne conviennent pas à tous, et M. Paul Claudel serait, je crois, fort contrit qu'elles fussent comprises de tous. La pensée est visiblement et volontairement enveloppée ; on y sent comme une pudeur, comme un souci inquiet de ne pas se laisser pénétrer. C'est regrettable : M. Paul Claudel eût rencontré, ailleurs que chez des hommes très cultivés, très raffinés, des âmes d'élites, capables et dignes de pénétrer la sienne et de comprendre le charme douloureux qui se dégage de son livre.

* *

Son *Art Poétique*, n'est pas un traité de rythmique, comme, à lire le titre, on pourrait s'y attendre ; c'est un ouvrage de philosophie où est encore accentuée la tendance signalée plus haut. Des trois études qui composent le volume : *La Connaissance du Temps*, le traité de la *Co-naissance du monde et de soi-même*, le *Développement de l'Eglise*, la troisième seule, je crois, sera comprise et appréciée. On lira et on goûtera cette explication mystique de la cathédrale. Quant aux deux autres, il faut pour les comprendre, non pas être familier avec le vocabulaire philosophique, ce qui est commun aujourd'hui, mais être au courant des discussions théologiques. Certaines pages m'ont rappelé les développements des pères grecs, disciples

des Alexandrins. On l'avouera, cette préparation n'est pas à la portée de tout le monde.

* *

M. Léon Blum trouve absurde l'organisation actuelle *Du Mariage*, et il le dit dans un livre très fouillé, qui témoigne d'une patiente observation et d'une fine psychologie. Le sujet est un peu scabreux et je n'ai pas l'intention d'en entretenir nos lecteurs. Pour le dire d'un mot, M. Léon Blum voudrait que la femme apportât dans le mariage l'expérience sentimentale que, neuf fois sur dix, son mari possédera. S'en trouverait-on mieux ? est-ce là le remède infaillible empêchant les unions mal assorties ? M. Léon Blum l'affirme ; je n'en suis pas aussi convaincu. Ce système a tant d'inconvénients, et les expériences sentimentales sont si peu instructives, que je n'ai pas grande confiance dans son efficacité. D'ailleurs M. Léon Blum n'espère pas le voir appliquer, et, à sa place, je ne le souhaiterais pas. Les révolutions ne sont belles que la veille ; le lendemain, on n'en voit plus que les défauts.

* *

Les tomes X, XI et XII de l'*Empire libéral* nous reportent quarante ans en arrière. La chute de Rouher, l'affaire Victor Noir, mais c'est toute notre jeunesse qui est ainsi évoquée ! Il est vrai que, pour une fois, l'illusion de rajeunir n'est pas agréable. L'évocation de ces dernières années de l'Empire avec, à l'horizon, la guerre et les provinces perdues, est cruelle. Et pourtant ils sont bien attachants, ces récits d'un homme qui fut dans la mêlée, qui sut voir et qui se souvient. Le tome XII présente un intérêt particulier. M. Ollivier y conte la formation du ministère du 2 janvier 1870, c'est-à-dire du ministère Ollivier. Plus encore que les autres volumes, celui-ci va soulever des tempêtes et des protestations ; l'on accusera l'ancien ministre d'avoir quelque complaisance pour son œuvre et de juger les événements de l'époque du haut de son portefeuille. Ces souvenirs très précis, mais écrits par un homme qui fut juge et partie, fourniront des matériaux à l'histoire ; ils ne sont pas de l'histoire. Je crois d'ailleurs que, nulle part, on n'apercevra mieux ce qu'était, pour des hommes bien intentionnés, le système de l'*Empire libéral*, et pourquoi, s'il pouvait rallier des esprits comme Prévost-Paradol, il n'atténua en rien l'intransigeance des irréconciliables. Il y a là des pages qui resteront des documents pour l'histoire des idées politiques et aussi pour la psychologie des hommes d'Etat. Ajoutons que M. Ollivier est un homme d'ordre, qu'il a conservé pas mal de papiers, ce qui lui permet de remettre au point des faits mal connus ou mal appréciés.

* *

Qui lit encore Jodelle ? et qui lit, d'ailleurs, les vieux poètes ? Ronsard trouve encore quelques amateurs, mais les autres ! De brèves notices dans les précis d'histoire littéraire, quelques extraits dans les anthologies, c'est tout ce qu'on connaît d'eux. Il faut avouer d'ailleurs qu'on serait assez embarrassé pour les lire. Les éditions sont rares ou très coûteuses. Il en est dont il faut chercher les réimpressions au delà de la frontière. Donc grâces soient rendues à M. Ad. van Béver, le fervent du XVI^e siècle, l'éditeur infatigable et diligent, qui nous donne aujourd'hui les *Amours et autres poésies* de Jodelle. On lira avec plaisir ce poète, certes, très inégal, et parfois assez négligé, mais qui a de jolies inspirations. M. van Béver n'a pas cru devoir admettre dans son choix les œuvres dramatiques de Jodelle. Je regrette qu'il n'ait pas donné sa *Cléopâtre captive* ou sa *Didon*. Il n'en faut pas, je le sais, exagérer la valeur ; mais ces tragédies tiennent une place importante dans l'histoire de l'art dramatique

en France. On est un peu surpris de ne pas rencontrer, dans les œuvres choisies de Jodelle, l'une de celles qui contribuèrent le plus à sa renommée. Critique légère et qui ne nous fait pas oublier tout ce que les amis des lettres doivent au zèle délicat et éclairé de M. van Béver.

* *

M. Pierre Rey dédie son volume *Dans le golfe de Siam* aux femmes des officiers, des colons et des fonctionnaires qui vaillamment suivent leurs maris dans les postes perdus des lointaines colonies... ; ces saintes compagnes de nos jours d'exil, qui, dans la solitude des postes de brousse, distribuent à plein cœur le réconfort de leurs yeux rieurs et la lumière de leurs robes claires, qui nous sourient de leur pauvre cher sourire, pâli par l'anémie... et qui meurent ! » Cette dédicace convient à la douloureuse idylle que M. Rey nous raconte. Le lieutenant Thyl, récemment marié, est nommé au poste d'Hatien, village de la Cochinchine, bâti dans les marécages et à moitié perdu dans la brousse. Sans famille l'un et l'autre, ils partent. Les premiers temps sont doux ; des amis, la nouveauté du spectacle, le bien à faire, atténuent la monotonie de la vie, et la tristesse de l'isolement ; mais la jeune femme est atteinte par la fièvre. Elle refuse de quitter son mari qui est tout pour elle, et meurt dans ses bras.

Comme, on le voit, le sujet est bien simple, mais il est traité avec sincérité et une simplicité poignante qui émeuvent et pénètrent. M. Pierre Rey a l'étoffe d'un écrivain. On sent qu'il écrit juste. Et puis, il a un mérite assez rare : il ne pose pas. Jamais il n'éprouve le besoin de souligner l'extraordinaire acuité de ses sensations, ni de faire remarquer aux lecteurs combien il est original. Il écrit simplement, dans une langue précise et personnelle, sans autre prétention que d'être exact. Enfin, il sait être bref. Ses descriptions ne se déroulent pas à perte de vue, mais les contours sont nets, et l'on voit bien ce coin de terre, riche et ingrat, cette nature féérique et vénéneuse. Je ne serais pas étonné que M. Pierre Rey se fit rapidement un nom dans le monde des lettres.

* *

Parmi les nombreux mots que l'on répète sans en connaître le sens, figure honorablement le Machiavélisme. M. Charles Benoist a entrepris de réagir contre cette ignorance. Avec le sens politique qu'il possède, avec la patience qu'il sait porter dans des investigations, avec son habitude des méthodes historiques, il étudie Machiavel ; il étudie aussi les alentours de Machiavel, et cette Italie si prodigieusement active de la Renaissance ; et, comme il le dit, croyant avoir compris, il voudrait faire comprendre.

Le premier volume de ce grand ouvrage *Le Machiavélisme* est consacré à en rechercher les origines et porte en sous-titre *Avant Machiavel*. C'est dire que Machiavel ne fut pas un initiateur : la doctrine dont on lui attribue communément l'invention était pratiquée avant lui et elle devait l'être également dans la suite. Et ce sera l'idée maîtresse de ce volume, où M. Charles Benoist s'attache à montrer, par de multiples exemples, que le Machiavélisme est une méthode, qui a son origine dans la nature même de l'homme et dans ses moyens d'action. Il s'est trouvé que Machiavel a vécu à une époque et dans un milieu où cette méthode était particulièrement mise en pratique et il n'a eu qu'à en dégager les principes.

Et dans des tableaux saisissants, en groupant des personnages soigneusement étudiés, M. Charles Benoist nous montre les modèles dont Machiavel s'est inspiré : c'est Francesco Sforza, c'est Girolamo Riario, c'est Caterina Sforza, c'est César Borgia, etc., les uns accusant la tendance, les autres réalisant le type. C'est bien l'essai de psychologie historique qu'an-

nonçait l'auteur dans sa préface. Ce premier volume nous fait souhaiter impatientement l'apparition du suivant, où M. Charles Benoist délimitera ce qui, dans le Machiavélisme appartient en propre à Machiavel.

* *

Voici des morceaux choisis que je ne recommanderai pas à la jeunesse. Des mémoires du XVII^e et du XVIII^e siècle, surtout de ces derniers, M. Pierre Pic a extrait beaucoup d'anecdotes gaillardes, de bons mots croustillants qui montrent que nos aïeux avaient de l'esprit et que Rabelais n'aurait rien perdu à naître un ou deux siècles plus tard. Ce recueil est composé à l'usage des médecins : ils ont sans doute besoin d'égayer les tristesses du métier, et ils permettent au français de braver l'honnêteté. Les *Heures libres*, ô combien libres ! les distrairont et bien d'autres avec eux munis ou non de Diplôme. Je recommande aux lecteurs de ce volume les quatre-vingt reproductions de portraits anciens ; ce sont, en général, des pièces d'un grand intérêt.

LE LISEUR



Chronique Sportive

CE QU'ON VERRA AU SALON PROCHAIN. — LES ÉPREUVES AUTOMOBILES DU MOIS D'OCTOBRE.

Les quelques semaines qui précèdent le Salon de l'Automobile sont d'ordinaire fort calmes. Après la période bruyante où courses et concours se disputaient l'attention, vient la période laborieuse, pendant laquelle se préparent, dans le secret des usines, les modèles de la saison prochaine.

Ces modèles nous les verrons au Salon. D'ici, là, ils donnent lieu aux suppositions les plus fantaisistes, aux racontars les plus baroques. « Vous savez, Huntel, le fameux constructeur, vous glisse à l'oreille l'inévitable compétence bien renseignée, il renonce à faire ceci, il fera cela : ce sera une révolution ! »

On nous l'annonce chaque année. Puis, vient le Salon et les voitures Huntel ne révolutionnent rien du tout. Encore moins doit-on s'attendre à trouver dans les stands de cette année des nouveautés qui bouleverseront la construction automobile. Les constructeurs sont désireux surtout de liquider leurs laissés-pour-compte de 1907.

Malgré les lumières et les ors, la Décennale manquera d'éclat, et la crise, qu'on a bien du mal à empêcher de s'étendre, teindra de mélancolie les apothéoses annoncées.

* *

Les courses de côte de Château-Thierry et de Gaillon, classiques épreuves pourtant, se sont disputées dans l'indifférence la plus complète. Il y eut le nombre des engagés, mais, à quelques exceptions près, la qualité fit défaut.

Le public aussi d'ailleurs. Comme le temps fut abominable, on ne peut savoir si l'on devait attribuer cette abstention à l'inclémence de la température ou à une lassitude provoquée par la trop grande multiplicité des épreuves de ce genre. Seule, en Octobre, la Coupe des Voiturettes obtint quelque succès. Elle réunit soixante-trois concurrents. C'est un signe des temps que le record des engagements en 1907 soit détenu par une épreuve de véhicules légers et bon marché.

CH. A. BERTRAND